

LES

CANADIENS

EN

FLANDRE

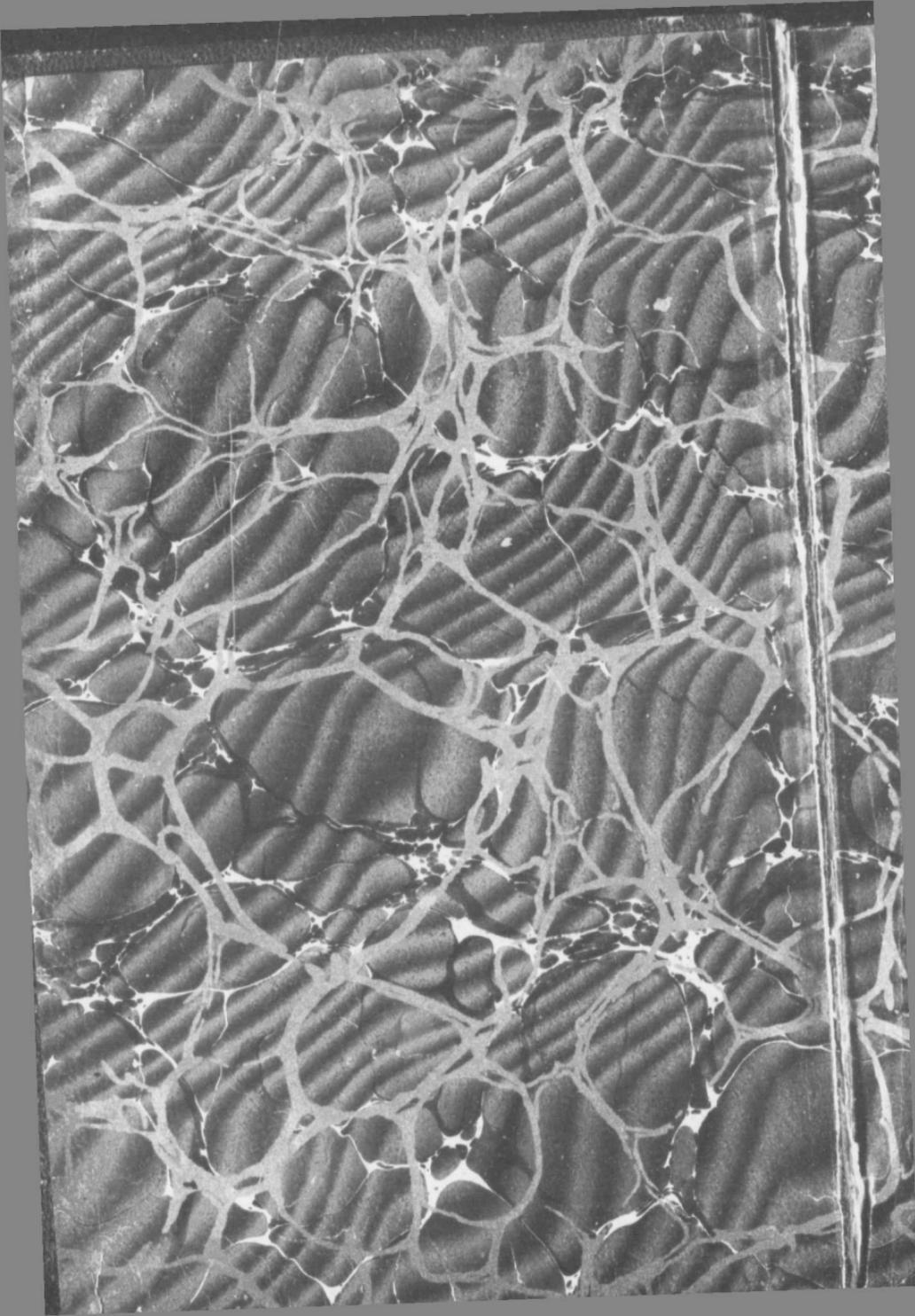
PAR

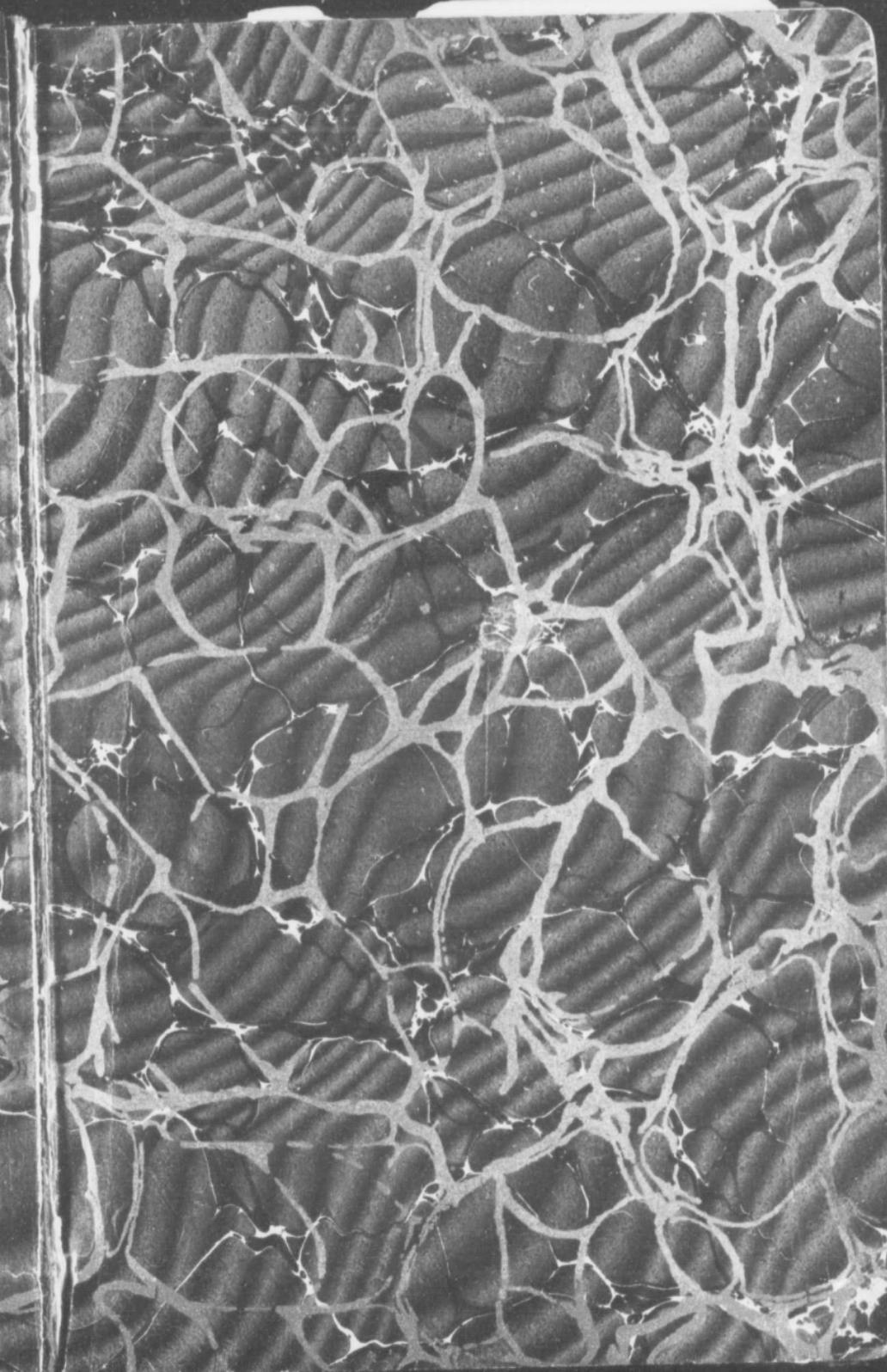
LE COLONEL SIR MAX AITKEN, Bart

D 547 C213 B386 1916 F Ex.B



3 2356 01658 7154





Pa

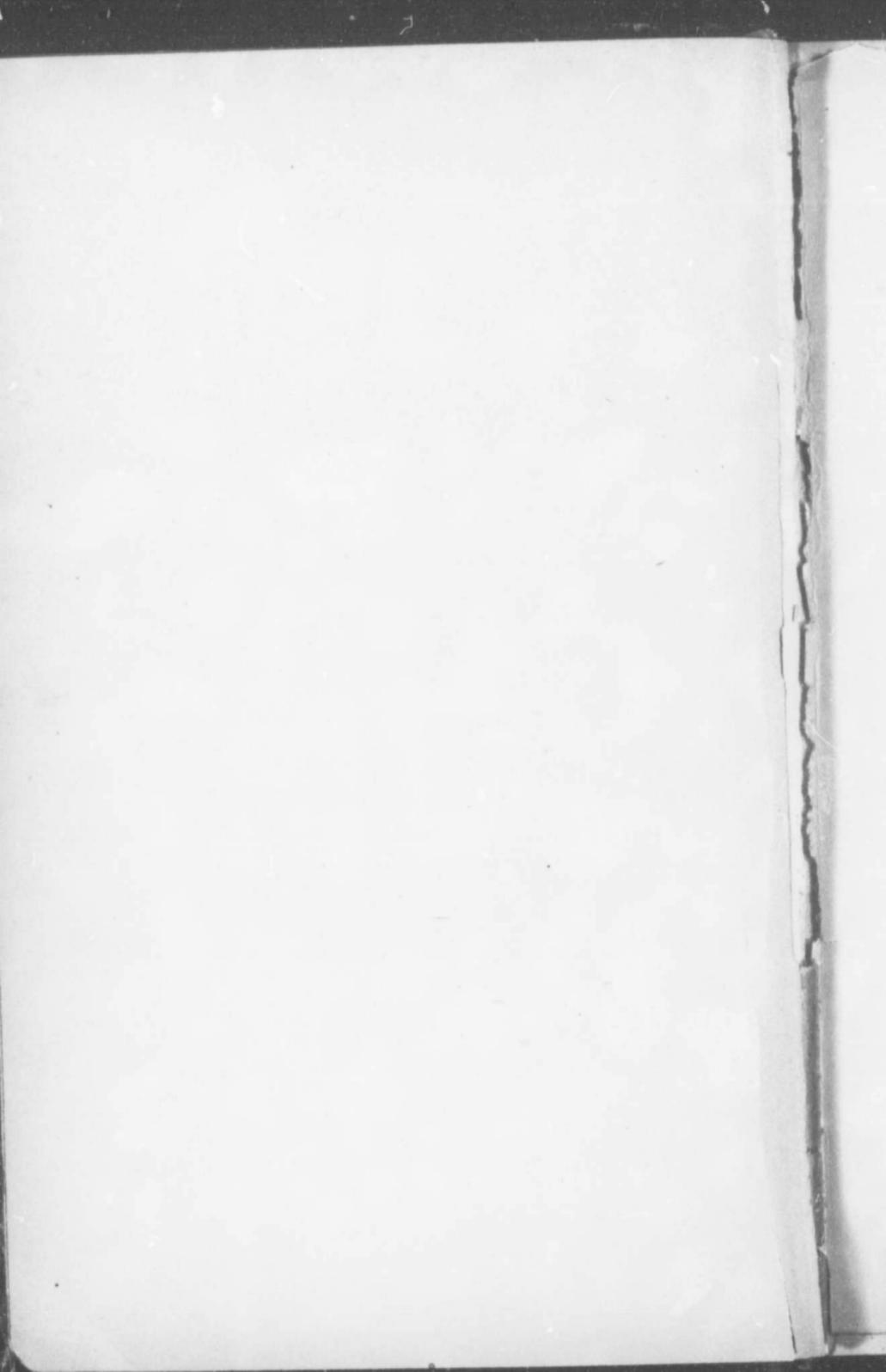
RE
DU

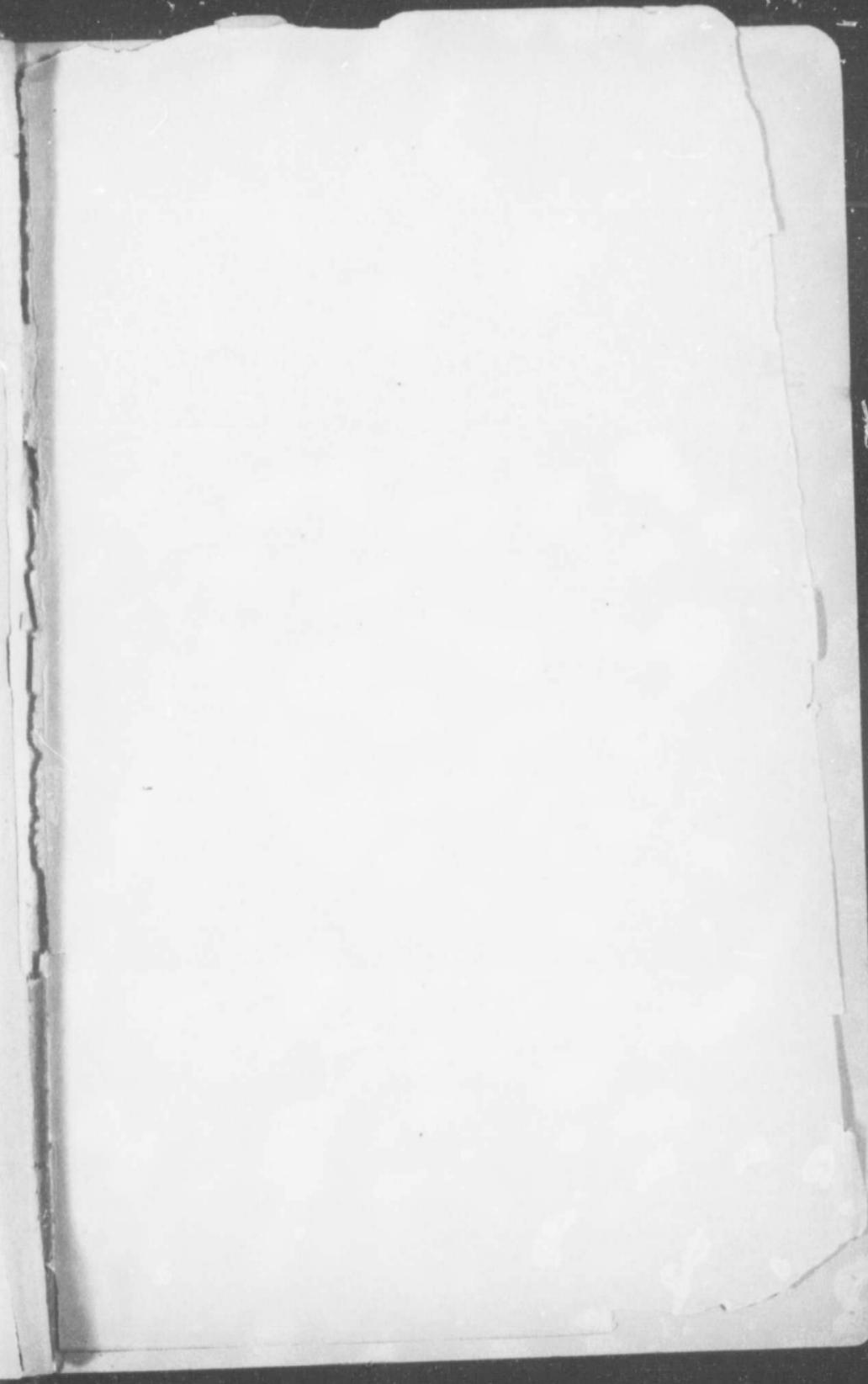
LES CANADIENS EN FLANDRE

Par le COLONEL SIR MAX AITKEN, Bart.,
Membre de la Chambre des Communes

RELATION OFFICIELLE DES OPERATIONS
DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE CANADIEN

VOL. I.







UNE ENTREVUE HISTORIQUE

Quel retour sur le passé cette entrevue n'éveille-t-elle point! Le commandant en chef de la Grande Armée de France, aux prises avec une guerre gigantesque, est là en conférence avec le premier ministre du Canada. Tout autour et à l'arrière-plan, Jacques Cartier, Frontenac, De Lévis, De Salaberry, Wolfe, Montcalm, puis les Hauteurs des Plaines d'Abraham, évoquent l'antagonisme des deux grands peuples anglais et français pour la possession du monde. Autant de souvenirs glorieux qui durent tout aussitôt se grouper en foule autour des deux participants de cette historique et mémorable entrevue.

D
547
C213
B386
1916
F
EXB

LES
CANADIENS
EN
FLANDRE

PAR

le Colonel SIR MAX AITKEN, Bart
Membre de la Chambre des Communes



MONTREAL
Librairie Beauchemin Limitée

Libraires-Éditeurs, Imprimeurs et Relieurs

79, rue Saint-Jacques, 79

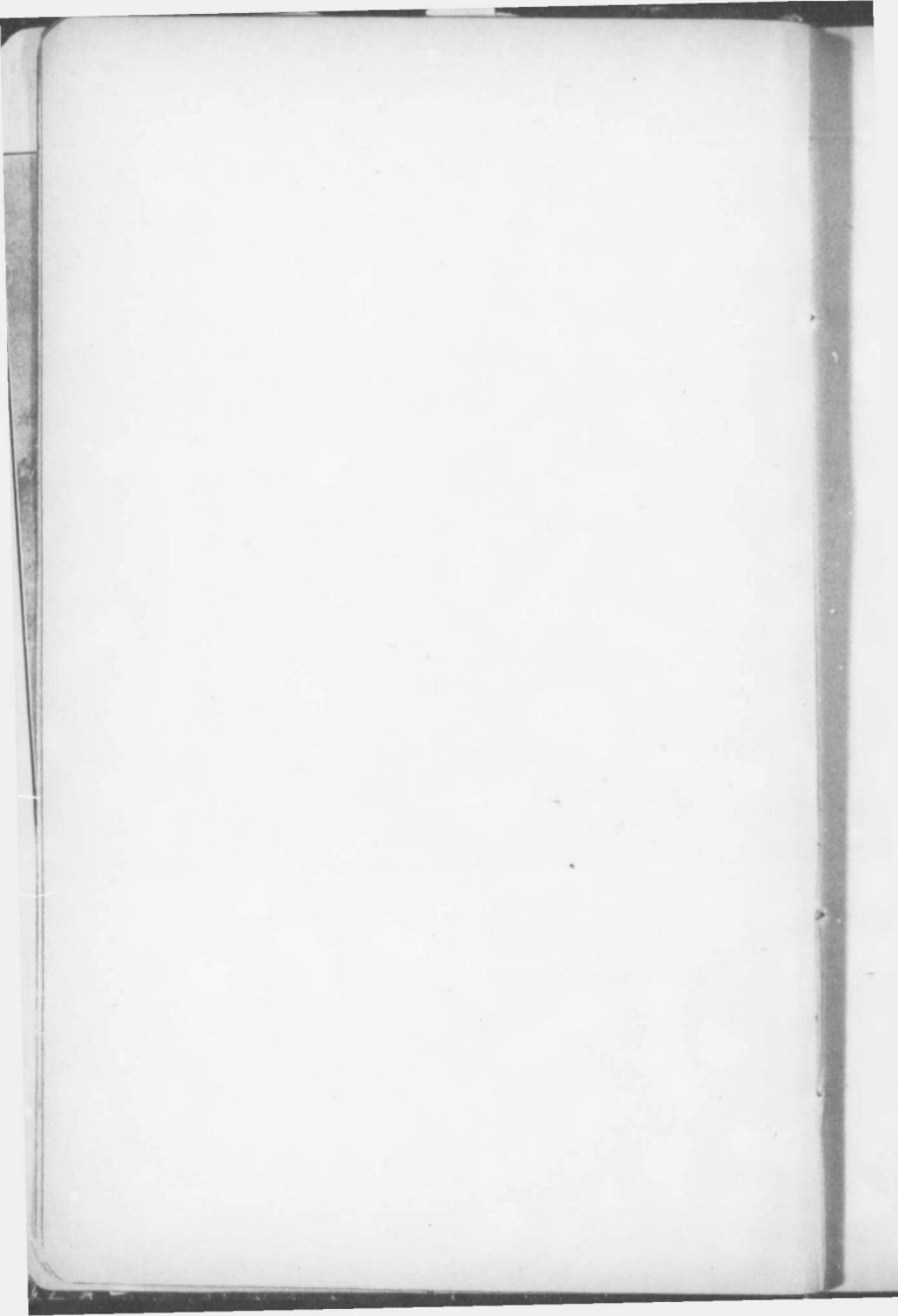
MCMXVI

—————
Droits réservés, Canada, 1916,
par LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée, Montréal.
—————

6. 0.71 (0.55)

AUX OFFICIERS ET AUX SOLDATS
DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE CANADIEN
EN FLANDRE, ET A LA MÉMOIRE DE
CEUX QUI SONT TOMBÉS,
JE DÉDIE CE PETIT LIVRE.

6.8.71 (1955)



INTRODUCTION

Il y a déjà plus d'un an, les clairons de l'Empire sonnèrent, d'un bout à l'autre du monde, l'appel du devoir. Par tous les Dominions du Roi, et nulle part plus complètement qu'au Canada, la justice de la cause à défendre fut reconnue, et elle a été depuis lors confirmée par le jugement de l'univers civilisé. Dès le première semaine, le Canada bondit sur ses armes et moins de trois semaines après, 35,000 hommes étaient répartis dans la Plaine de Valcartier, transformée, comme par un sortilège, en un grand camp militaire. Six semaines après l'ouverture des hostilités, une division canadienne, organisée et équipée, avec les services accessoires et un surplus d'artillerie et de munitions presque suffisant pour une autre division, et des renforts s'élevant à 10,000 hommes, étaient prêts à s'embarquer.

Deux fois, en septembre 1914, j'ai vu ces forces défilé devant le Duc de Connaught. Plus tard, je visitai chaque unité du contingent, adressai une allocution aux officiers et leur dis adieu à tous. L'Armada qui quitta les rives de Gaspé, le 3 octobre 1914, portait la plus grande armée qui ait jamais franchi l'Atlantique d'un seul voyage.

Vers le milieu de l'hiver suivant, les troupes

partirent pour le front. Un très petit nombre seulement avait eu déjà l'expérience de la guerre. Ces hommes avaient vécu dans un pays ami de la paix. Ils appartenaient à tous les métiers et professions de notre vie nationale; ils venaient des collines, des vallées et des rivages battus par le ressac de nos Provinces Maritimes; ils venaient des rives du St-Laurent et de ses cent affluents qui arrosent les deux grandes provinces centrales; des mines et des chantiers dans les forêts du Nord; des immenses prairies de l'Ouest et des territoires septentrionaux; des montagnes majestueuses dont les sommets contemplant vers l'est l'étendue des Prairies et vers l'ouest les horizons infinis du Pacifique; ils venaient des rivages extrêmes du grand océan occidental; de toutes les collectivités éparées de notre Dominion, ils étaient accourus pour répondre à l'appel.

Pour leur début au front, ils furent soumis à une épreuve comme en connurent rarement les vétérans les plus aguerris. Un engin inconnu et terrible, qui ébranla un moment les vaillantes troupes qui tenaient les lignes à leur flanc gauche, fit pleuvoir sur eux la torture et la mort. Les troupes les plus braves et les plus aguerries pouvaient bien reculer devant la furie de cette agression et devant les méthodes horribles que l'ennemi employait. Assaillis de front et de flanc, les Canadiens tinrent bon dans un conflit qui fit rage pendant plusieurs jours; ils barrèrent la route à la poussée allemande et contribuèrent au salut de l'Empire, des Alliés et du monde.

Le récit de leur tenacité, de leur vaillance, de leur héroïsme, a été dignement relaté dans les pages qui suivent, mais on ne pourra jamais le relater complètement. Ceux dans le souvenir de qui

des épisodes magnifiques étaient ineffaçablement gravés reposent maintenant côte à côte sous les gazons du nord de la France et de la Belgique.

Sur plus d'un champ de dévastation, la première division canadienne a inscrit des pages de gloire. Des lèvres de ceux qui ont combattu à Festubert et à Givenchy, des indomptables survivants du Régiment Princess Patricia, j'ai entendu conter dans plus d'un hôpital de la mère-patrie, les exploits de leurs camarades.

Jamais aucun Canadien ne pourra sans une émotion profonde, contempler cette vallée où les ruines d'Ypres se dressent encore dans la distance ; du flanc des pentes onduleuses, le regard domine les tombes de plus de 100,000 hommes qui tombèrent parce qu'une autocratie militariste sans remords a voulu cette guerre.

Ce sera dans l'avenir, le devoir et l'orgueil du Canada d'élever, dans le Dominion et par delà l'Océan, des monuments pour commémorer dignement les glorieux exploits de ceux de ses fils qui s'offrirent en sacrifice suprême pour la liberté et la civilisation.

R. L. BORDEN.

Ottawa, 6 décembre 1915.

“ Apportez l'épée à mes sœurs,
Aux reines de l'Est et aux reines du Midi,
Par plus que de vaines paroles
J'ai prouvé ma confiance en notre héritage.
Que ceux qui sont sages me suivent [monde.
Avant que ne sonne la trompette guerrière du
Mais je serai la première à la bataille,
A dit Notre-Dame des Neiges.”

KIPLING.

PREAMBULE DE L'AUTEUR

Conscient des imperfections des chapitres qui suivent, j'ai longtemps hésité à les publier en volume. Ils ont été rédigés dans des circonstances souvent difficiles et dans des états d'esprits différents, et je n'ignore pas que l'excuse de les rassembler en un recueil est des plus faibles. Cependant, des personnes fort autorisées m'ont persuadé que le sujet soulevait un intérêt si vif au Canada qu'on n'en remarquerait pas les imperfections.

Je publie donc mes impressions de l'œuvre accomplie par la 1ère division canadienne et par le Régiment Princess Patricia. Plusieurs des scènes que je décris se sont, dans leur ensemble ou en partie, déroulées sous mes yeux. Pour traiter les autres, j'ai eu accès, dans l'accomplissement de mes devoirs à un grand nombre de documents militaires et officiels.

En outre, le gouvernement canadien s'efforce avec le plus grand soin de rassembler et de conserver tous les documents et pièces qui pourront par la suite projeter leur lumière sur l'histoire militaire du corps expéditionnaire canadien. Sans aucun doute, le futur historien du Canada, quel qu'il puisse être, disposera de matériaux abondants pour une œuvre digne de la gravité de son sujet. Peut-être, trouvera-t-il, dans ces pages hà-

tivement rédigées, un écho contemporain, bien qu'affaibli et fugitif, du tumulte et de la furie de la guerre que l'auteur a essayé de décrire.

Je serai satisfait si quelque épouse canadienne trouve, grâce à cette humble relation, une consolation à sa perte dans la bravoure du mari qu'elle n'a plus, — si même le lecteur reconnaît pour la première fois aux Canadiens l'égalité dans le Temple de la Valeur avec leurs frères australiens qui ont combattu et sont morts à Anzac, — si la tâche de consolider l'Empire, qui sera la conséquence de cette orgie de destruction, compte un adhérent de plus parmi ceux qui me feront l'honneur de me lire.

Aux Anglais, je demanderai seulement de considérer désormais mes concitoyens comme des "Frères sur qui l'on peut compter quand les grandes querelles surviennent."

SOMMAIRES DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

MOBILISATION.

La surprise de la guerre. — La loyauté du Canada. — L'Improvisation d'une armée. — Les efforts du Ministre de la Milice. — Le camp de Valcartier. — L'Armada canadienne. — L'arrivée à Plymouth. — Lord Roberts. — Le Roi visite le camp des Canadiens. — L'instruction des troupes s'achève. — Départ pour la France. 1

CHAPITRE II.

EN CAMPAGNE.

"Plug Street." — L'armée anglaise. — Au Grand Quartier Général. — Cantonnements. — La boue ou la mort. — Les tranchées. — Le sifflement des balles. — Sir Douglas Haig. — Le front. — Réserves dans le récit. — La revue du Commandant en Chef. — Les Canadiens dans les tranchées. — Les parties de football. — Les "Jack Johnsons." — Un défi allemand. — Le Général Alderson. — Ses méthodes. — Son allocution aux Canadiens. — Des troupes superbes. . . 15

CHAPITRE III.

NEUVE CHAPELLE.

Aide précieuse des Canadiens. — Randonnée dans la nuit. — Scènes au bord de la route. — Vers l'ennemi. — A la croisée des chemins. — "Neuve Chapelle à six kilomètres." — Terrible bombardement. — Les bons gros obusiers. — Aéroplanes anglais. — Combat avec un taube. — Sang-froid

XIV LES CANADIENS EN FLANDRE

d'un aviateur. — L'attaque du village. — Prisonniers allemands. — Le Banquier de Francfort. — La fierté des Indiens. — L'arrêt de nos espoirs. — L'objectif de l'attaque. — Ce qui fut obtenu. — La force inattendue des défenses allemandes. — Fortins à mitrailleuses. — Importante attaque d'infanterie. — Retards malheureux. — Les commentaires de Sir John French. — L'attaque britannique enrayée. — La crête d'Aubers n'est pas prise. — Le baptême du feu de la Division Canadienne. — Morts et blessés. — Les tranchées du saillant d'Ypres.. .. 32

CHAPITRE IV.

YPRES.

La gloire des Canadiens. — Une armée de volontaires. — Le saillant d'Ypres. — La route de Poelcappelle. — Disposition des troupes. — Les gaz asphyxiants contre les Français. — Situation critique de la 3e Brigade. — Le brèche. — Le mouvement du général Turner. — Perte de canons anglais. — La bravoure canadienne. — St-Julien. — L'attaque du bois. — Fusillade terrible. — Hécatombe d'officiers. — Renforts. — Le détachement Geddes. — La 2e Brigade. — Situation désespérée. — Pertes énormes. — Mort du Colonel Birchall. — Travail magnifique de l'artillerie. — La gauche canadienne sauvée. — Les Canadiens relevés. — La 3e Brigade. — Les gaz asphyxiants employés contre les Canadiens. — Ralliement des Canadiens. — Le Commandant Norsworthy est tué. — Résistance du Commandant McCuaig. — Désastre évité. — Le Colonel Hart-McHarg est mortellement atteint. — Le commandant Odlum. — Les efforts du général Alderson. — Les troupes anglaises renforcent les Canadiens. — La 3e Brigade se replie. — Le Général Currie tient bon. — Les tranchées nettoyées. — Les Anglais acclament les Canadiens. — Les Canadiens relevés. — Héroïsme des hommes. — La dangereuse mission du Colonel Watson. — Les pertes des Gourkhas. — La part glorieuse de chaque unité. — Nos tombes dans les Flandres.. .. 46

CHAPITRE V.

LES RÉMOUS DU COMBAT.

Héroïsme individuel. — Ténacité canadienne. — Avant la bataille. — L'élément civil. — Le flot montant. — Nouveau sens du mot Canada. — "Aurores boréales." — L'officier-payeur combattant. — Un commandant sert comme lieutenant. — Les infortunes d'Hercule Barré. — En liaison. —

Les excuses du messager. — Un fossé à la nage. — La délivrance des blessés. — La bravoure du colonel Watson, — Un chef héroïque. — L'intrépidité du commandant Dyer et du capitaine Hilliam. — Le Commandant Dyer atteint. — "Je suis revenu à quatre balles." — L'endurance du capitaine Whitehead. — Le commandant King sauve ses canons. — Le caporal Fisher. — Le véritable officier canadien. — Quelques illusions de l'Angleterre. — Les ruses allemandes. — Le bon sens du sergent Richardson. — "On ne se rend pas !" — L'héroïsme du caporal Baker. — Les bombes des morts. — Une position tenue par un seul. — Les frères McIvor. — L'audace du sergent-major Hall. — Le sergent Ferris, cantonnier. — L'héroïsme des sapeurs. — Le sergent Ferrie, découvreur de pistes. — Un sergent qui commande. — Actes de bravoure du soldat Irving. — Il disparaît. — Absurdités tragiques. — Les Allemands massacrent les blessés. — Les médecins-majors sous le feu. — L'attitude professionnelle. — Heures rouges. — Triste situation des réfugiés. — Une colonie canadienne à Londres. — La destinée du Canada. 79

CHAPITRE VI.

FESTUBERT.

L'objectif des attaques contre Aubers et Festubert. — La coopération des Alliés. — La grande offensive française. — Effroyable bombardement. — L'appui britannique. — L'interminable forteresse allemande. — L'épuisement des munitions. — L'explication probable. — Effet des révélations du "Times." — L'indignation en Angleterre. — Le Ministère de coalition. — Après Ypres. — L'avance canadienne. — Position des Canadiens. — L'attaque du verger. — Les "Canadian Scottish." — Les exploits du sapeur Harmon. — Les inconvénients de la tactique de manuel. — Une ruse de Canadien. — "Sam Alick." — Le verger conquis. — Arrivée de la 2e Brigade. — La tentative contre "Bexhill." — Dans les tranchées allemandes. — La cavalerie combat à pied. — Nouvelle attaque contre "Bexhill." — Prise de la redoute. — "Bexhill" capturé. — Creuser profond et tenir bon. — L'attaque du puits. — Efforts héroïques repoussés. — Le général Seely prend le commandement. — Un moment critique. — Lourdes pertes en officiers. — Le courage de la cavalerie. — Le bon travail du commandant Murray. — L'intrépidité du sergent Morris et du caporal Pym. — La mort du sergent Hickey. — La Division Canadienne se retire. — Lutte de tranchées jusqu'en juin. 105

XVI LES CANADIENS EN FLANDRE

CHAPITRE VII.

GIVENCHY.

Menus engagements. — Bataille sanglante. — Attaques contre la "montagne pierreuse" et contre "Dorchester." — Position des troupes canadiennes. — Un bombardement ennemi. — Le "bec de canard." — Une mésaventure. — Prise de "Dorchester." — Les bombardiers. — La bravoure du sergent-major Owen. — Le lieutenant Campbell monte une mitrailleuse sur le dos du soldat Vincent. — Comment le soldat Smith ravitailla les bombardiers. — L'ennemi reçu à coups de briques. — La Division Britannique incapable d'avancer. — Les Canadiens tiennent bon. — "J'irai à plat ventre!" — Le général Mercer. — La bravoure du soldat Clark. — Fête nationale. 130

CHAPITRE VIII.

L'INFANTERIE LÉGÈRE DE LA PRINCESSE PATRICIA.

La revue à Lansdowne Park. — Remise du drapeau par la Princesse Patricia. — Les vétérans et les réservistes sud-africains. — Le régiment dans la tranchée. — St-Eloi. — Le commandant Hamilton Gault. — Une dangereuse reconnaissance. — Attaque d'une sape. — Un assaut allemand. — Leçons apprises de l'ennemi. — La marche au combat. — Voormezele. — La mort du colonel Farquhar. — Le bois du Polygone. — L'admirable besogne du régiment. — Un mouvement vers Ypres. — Violent bombardement. — Une nouvelle ligne. — Arrivée du commandant Gault. — Les pertes du régiment. — Les obus asphyxiants. — La poussée allemande. — Le commandant Gault blessé. — Le lieutenant Niven prend le commandement. — Une position critique. — L'héroïsme du caporal Dover. — Une journée terrible. — Insuffisance de petites munitions. — La troisième attaque allemande. — L'ennemi repoussé. — Le régiment réduit à 150 fusils. — Relevé. — Le service pour les morts. — Au bivouac. — Une ligne de tranchées à Armentières. — Le régiment à effectif plein. — Dirigé vers le sud. — De retour au cantonnement. — Chargé de l'instruction des nouvelles troupes. — Le régiment rejoint les Canadiens. — Pages glorieuses. 145

CHAPITRE IX.

LE PREMIER MINISTRE.

La visite du Premier Ministre. — L'éclipse politique. — Fin des dissensions intérieures. — L'idée impériale. — La prévoy-

ance de Sir Robert. — Arrivée en Angleterre. — A Shorncliffe. — Rencontre avec le Général Hughes. — Revue des troupes canadiennes. — La tournée en France. — Un hôpital canadien. — Un hôpital anglais. — Les tombes canadiennes. — Les blessés sous la tente. — Le Prince Arthur de Connaught. — Visite aux champs de bataille. — Reçu par le Général Alderson. — Allocution aux hommes. — La 1^{ère} et la 2^e Brigades. — Sir Robert dans les tranchées. — Acclamé par les "Princess Patricia." — Aéroplanes ennemis. — Rencontre avec Sir John French. — Le Prince de Galles. — Avec l'armée française. — Le Général Joffre. — Une conférence en français. — Les tranchées françaises. — La cité d'Albert en ruines. — A Paris. — Le Président de la République. — Conférence avec le Ministre de la guerre français. — Encore Shorncliffe. — La maison des convalescents. — Mille convalescents. — L'émotion de Sir Robert. — Son admirable discours. — Fin du voyage. 163

CHAPITRE X.

LE CORPS CANADIEN.

Les lignes canadiennes sont calmes. — Une reconnaissance allemande. — Incident à "Plug Street." — Le soldat Bruno sauve le Capitaine Tidy. — Le mois du tireur isolé. — Le pacte des bons tireurs. — Le sergent Ballendine. — Le fusil Ross. — Le "Pays de Personne." — Nos bombardiers. — Le sergent William Tabernacle. — Sa nouvelle profession. — La visite du Général Hughes. — Patriotisme canadien. — "Armée de civils." — Le "dernier mot" des Rois. — L'art de parler au soldat. — L'inspiration de Lord Kitchener. — Lord Roberts et les Indiens. — Le Général Hughes arrive en France. — Au grand quartier général britannique. — Consultation avec le roi Albert. — Rencontre avec le Prince Alexandre de Teck. — Conférence avec le Général Alderson. — Le second contingent canadien. — Dans la ligne du feu. — Nombreux amis. — L'artillerie du Général Burstall. — L'inspection de la cavalerie. — Rencontre avec le Prince de Galles. — Les "Princess Patricia." — Conférence avec Sir Douglas Haig. — Les indications du Général Hughes. — Rencontre avec le Général Foch. — Profonde impression produite par le Général Joffre. — Les ruines de Reims. — Message du Général Hughes à son départ. — Un mois d'août tranquille. — Le corps canadien. — Le nouveau commandement du Général Alderson. — Appréciation d'un chef valeureux. — Conclusion. 177

XVIII LES CANADIENS EN FLANDRE

CHAPITRE XI

LES CANADIENS-FRANÇAIS.

Retour au sol des ancêtres français et anglais aux bords opposés de l'Atlantique. — La puissance maritime anglaise et les fils de la France. — La compagnie française du 14e bataillon. — De Saint-Nazaire à Rouen. — Les vieilles chansons. — Le vieux parler. — Voyage romanesque dans les wagons à bestiaux. — Le 14e dans les tranchées. — Expéditions nocturnes. — Le poste d'écoute. — Attente anxieuse. — La bataille d'Ypres. — Le commandant Hercule Barré. — Le torpillage de l'*Hesperian*. — L'Eglise catholique romaine au Canada. — La lettre pastorale des évêques. — L'obligation sacrée de combattre. — Le colonel Gaudet et le 22e bataillon. — Le P. Doyon bénit le drapeau. — Le général Watson. — L'épreuve des officiers. — Le commandant Roy. — La noble mort d'un brave. — Le capitaine G. Vanier. — Le soldat E. Léger. — Les soldats Deblois et Lebrun. — Le capitaine Papineau. — L'expédition défendue du soldat Brunel. — Le matelas de la vieille avare. — Le colonel Tremblay. — Trois nouveaux régiments français. — Le total des Canadiens-Français enrôlés. — Le retour à Mont réal des blessés réformés. — L'allocation du colonel Dansereau. — Les hommes politiques. — Le commandant Olivar Asselin et le 163e bataillon. — L'hon. T. C. Casgrain et Sir Wilfrid Laurier. — La Gazette de Montréal. — Les divergences de races dans l'empire britannique. — L'alliance anglo-française et l'union des races dans le Dominion. — Les raisons du poète. — Les liens historiques. — Les racines de la France au Canada. 194

APPENDICE I

MESSAGES DU ROI AUX CANADIENS. 216

APPENDICE II

EXTRAITS DU COMPTE-RENDU OFFICIEL DES DÉBATS DE LA CHAMBRE DES COMMUNES CANADIENNE. 219

APPENDICE III

MENTION DES CANADIENS DANS LES DÉPÊCHES. 231

APPENDICE IV

LE PREMIER MINISTRE ET LA GUERRE. 242

CHAPITRE I

MOBILISATION

La surprise de la guerre. — La loyauté du Canada. — L'improvisation d'une armée. — Les efforts du Ministre de la Milice. — Le camp de Valcartier. — L'Armada Canadienne. — L'arrivée à Plymouth. — Lord Roberts. — Le Roi visite le camp des Canadiens. — L'instruction des troupes s'achève. — Départ pour la France.

Donacona ramène au pays des ancêtres
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,
Aussi Taiguragny.

Les vieux chefs, tout parés, laissent leur sépulture,
On entend cliqueter partout, comme une armure,
Les colliers d'ésurgni.

Puis ce sont dans les airs mille clameurs joyeuses,
Des voix chantent en chœur sur nos rives heureuses,
Comme un long hosanna,
Et l'on voit voltiger des spectres diaphanes,
Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes,
Répète : Agouhanna !

P. J. O. CHAUVÉAU.

.... Puisse Albion sur l'océan du monde,
Bénissant un accord si fécond en bienfaits,
Aux splendides couleurs de la reine de l'onde
Allier pour toujours le pavillon français ;
Et puissent dans nos champs qu'un même fleuve arrose,
L'érable et le chardon, et le trèfle et la rose,
Croître unis et fleurir en paix !

Louis J. C. FISET.

La Voix du Passé.

Vous partez, et bientôt, voguant vers la patrie,
Vos voiles salueront cette mère chérie !
On vous demandera, là-bas, si les Français
Parmi les Canadiens ont retrouvé des frères,
Dites-leur que, suivant les traces de nos pères,
Nous n'oublierons jamais leur gloire et leurs bienfaits.

Octave CRÉMAZIE.

La guerre nous surprit comme un coup de tonnerre dans un ciel clair. Notre population était

essentiellement non-militaire, elle ne redoutait aucune attaque de la part d'un voisin attaché à la paix et elle ignorait l'imminence de l'agression germanique. Néanmoins, en sept semaines, le Canada créa son premier instrument de guerre; en sept semaines, nous rassemblâmes une armée qui, quelques mois plus tard, devait sauver Calais sur le champ de bataille de Langemarck. Comme témoignage de loyauté, les efforts du Canada n'ont été égalés que par l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Comme exemple d'une administration s'élevant à la hauteur des circonstances, l'effort n'a jamais été surpassé dans l'histoire militaire.

Lorsque le délai accordé à l'Allemagne par l'ultimatum britannique pour reconnaître la neutralité de la Belgique eut expiré, le gouvernement canadien décida de lever un corps expéditionnaire. Quand cette nouvelle retentit à travers le Dominion, le patriotisme somnolent s'enflamma dans toutes les provinces. Le Parlement était en vacances, mais le premier ministre revint de l'ouest et réunit le Cabinet. Le ministre de la Milice était déjà à l'œuvre; la proposition du gouvernement canadien de lever 20,000 hommes avait été acceptée par le gouvernement britannique.

Dans les deux mois qui suivirent la déclaration de guerre entre la Grande Bretagne et l'Allemagne, le Dominion du Canada avait rassemblé, armé et envoyé en Europe une force expéditionnaire de 33,000 hommes. Cette armée de volontaires, la première division canadienne complète qui ait jamais été formée avec plus d'une demi-division de réserve, constituait la plus grande masse de soldats qui ait traversé l'Atlantique d'un seul voyage. Elle se composait d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, de génie, de télégraphistes, de train des équipages,

d'ambulances et de service sanitaire munis de tout le matériel requis pour le soin des blessés, elle emportait, avec elle, son complément de fusils, de mitrailleuses, d'artillerie légère et lourde et ses réserves de munitions.

Ce n'était pas la première fois que les Canadiens prenaient les armes pour défendre les intérêts de l'Empire. Pendant la guerre de Crimée, des Canadiens avaient combattu dans les rangs de l'armée britannique; lors de la révolte des Indes, l'ancien "régiment royal canadien du Prince de Galles" avait servi à Gibraltar et à Malte; dans la guerre sud-africaine, plus de 7,000 Canadiens avaient lutté pour l'Angleterre. Mais cette fois, l'Empire était soumis à l'épreuve jusque dans ses fondations. L'honorable Sir Sam Hughes, K. C. B., Major-Général et Ministre de la Milice, agit avec la promptitude et l'énergie qui l'avaient déjà rendu fameux au Canada: en moins d'un mois, le gouvernement qui avait demandé 20,000 hommes, en trouvait 40,000 à sa disposition, et le ministre jugeait nécessaire de donner l'ordre qu'aucune recrue nouvelle ne fut enrôlée pour le premier contingent.

C'est ainsi que le Canada répondit à l'appel. Des ateliers et des bureaux de ses villes, des campements forestiers, des vastes champs de céréales de l'Ouest, des fermes et des vergers de l'Est, des pentes des Montagnes Rocheuses, des rivages de la baie d'Hudson, des vallées minières de la Colombie Britannique, des bords du Yukon et des rives du St-Laurent, hommes mûrs et jeunes gens du Canada, accoururent aux armes.

Aucun panache militariste ne les inspirait; ils ne cherchaient ni la gloire des conquêtes, ni l'asservissement de pays libres, ni le pillage de cités

ravagées. Aucun idéal égoïste ne les poussait à quitter leurs foyers et à échanger le bien-être de la vie civile pour les souffrances de la guerre et le risque de la mort. Ils se présentaient sans contrainte, en hommes libres, avec la simple résolution de donner leur vie, s'il le fallait, pour la défense de l'Empire — *leur Empire* — dont l'existence, comme ils le perçurent promptement, était menacée par la plus formidable combinaison militaire qui eut jamais recours aux armes. Le premier contingent se recruta en partie sous l'impulsion de l'esprit d'aventure, mais encore plus par un esprit de sacrifice, qui, à son tour, s'inspirait des sentiments les plus profonds du peuple canadien : l'amour de la patrie, de la liberté et du droit.

En décidant de lever un contingent qui servirait en Europe, le gouvernement se conformait à la volonté nationale, et lorsque, quelques jours après la déclaration de guerre, le Parlement entra en session extraordinaire, l'unanimité prévalut. Le premier ministre exprima le sentiment de tous les partis lorsqu'il déclara que "dans cette querelle, le Canada se tiendrait coude à coude avec la Grande Bretagne et les autres Dominions britanniques." Sir Wilfrid Laurier parla du "double honneur" que les Canadiens-français trouvaient à "prendre aujourd'hui leur place dans les rangs de l'armée canadienne et à combattre pour la cause des nations alliées." En même temps, le Gouvernement annonçait son intention de consacrer une somme de cinquante millions de dollars aux dépenses de la guerre.

Aussitôt que les décisions du Gouvernement eurent été approuvées, le Général Hughes procéda à l'établissement du camp le plus vaste qui ait jamais été vu sur le sol canadien. Le site de Val-

cartier était bien choisi, à 25 kilomètres environ à l'ouest de Québec, à moins d'une journée de marche pour le service des transports qui se créait. Le sol y était en général sablonneux et léger, et une rivière voisine offrait ses eaux très pures. Néanmoins, la tâche d'adapter ce sol vierge à des usages militaires restait énorme, et cette transformation, effectuée en une quinzaine par une armée d'ingénieurs et d'ouvriers, constitue un triomphe de la science appliquée. Des routes furent construites, le sol fut drainé, une canalisation d'eau, longue de plusieurs kilomètres, fut installée, l'éclairage électrique fut amené de Québec, et des incinérateurs furent établis pour la destruction des détritiques et ordures. Une organisation sanitaire incomparable fut instituée: chaque compagnie eut ses bains et ses douches et chaque cuisine ses conduites d'eau. Les abreuvoirs pour les chevaux se remplissaient automatiquement, évitant ainsi l'insuffisance et le surplus. Les moissons avaient été rentrées, les arbres abattus et leurs souches déracinées. On dressa une ligne de cibles pour le tir, longue de 5 kilomètres, — la plus étendue au monde. Cinq kilomètres de voies de garage furent embranchés sur la ligne de chemin de fer, et toute une installation téléphonique fut bientôt en état de fonctionner.

Le camp et l'armée venaient simultanément à l'existence. Dans les quatre jours qui suivirent l'ouverture du camp, près de six mille hommes y arrivèrent; une semaine plus tard leur nombre était porté à 25,000. Pendant ces journées d'août, toutes les routes menèrent à Valcartier, et les chemins de fer furent à la hauteur des circonstances, amenant la première division au rendez-vous, de tous les coins de l'immense contrée, dans de longs

trains qui portaient et nourrissaient 600 hommes chacun.

Cette force se composait d'éléments provenant de toute les classes de la population. On y trouvait des noms connus d'un bout à l'autre du pays: des hommes qui avaient combattu à Paardeberg, au Transvaal, et dont quelques-uns étaient "à deux doigts" de la limite d'âge de 45 ans. L'un, qui s'était retiré avec le grade de colonel, offrait ses services comme simple soldat, tant il était désireux de partir, et aussi fut-il plus satisfait lorsqu'on l'admit avec le grade de commandant. Un autre, qui avait passé son quinzième anniversaire comme clairon au Sud-Afrique, a célébré depuis lors deux autres anniversaires de guerre dans les tranchées des Flandres.

Les autorités s'étaient tout d'abord proposé d'expédier en Angleterre une division composée régulièrement de trois brigades d'infanterie; mais, le 1er septembre, le Général Hughes annonça qu'une quatrième brigade allait être formée pour combler les rangs dans les trois autres. Vers la fin du mois, le gouvernement décida d'expédier ensemble les quatre brigades. "Les renforts nécessaires au cours de la première année d'une grande guerre, "déclara Sir Robert Borden en annonçant sa décision," sont estimées à 60 et 70%. Si les dépôts destinés à fournir ces réserves étaient établis au Canada, huit ou dix semaines s'écouleraient avant qu'elles fussent parvenues au front. Pour ces raisons, entr'autres, nous jugeons préférable d'avoir ces réserves en Grande Bretagne à portée des forces au front qui devront maintenir continuellement leur plein effectif en évitant tous les délais."

Pendant que la nouvelle armée recevait son instruction à Valcartier, des préparatifs de toute

sorte s'imposaient. Les manufactures de Montréal bourdonnèrent du bruit des métiers qui tissaient l'étoffe khaki que les aiguilles d'une immense armée de tailleurs convertissaient en uniformes, en capotes, en manteaux. Le service spécial de l'artillerie armait les troupes avec le fusil Ross, arme de fabrication canadienne. Les régiments étaient divisés et disposés par bataillons, et les bataillons répartis dans les brigades. Les hommes furent tous vaccinés contre la typhoïde. Il fallait fabriquer et accumuler les approvisionnements, rassembler une flotte de transports, ajuster mille rouages de ce mécanisme.

Au début de septembre, la première division fut passée en revue par le Gouverneur Général, sous une pluie torrentielle; et de nouveau, vers la fin du mois, quelques jours avant l'embarquement, le Duc de Connaught, accompagné par la Duchesse et par la Princesse Patricia, reçurent à Valcartier le salut de la première armée du Canada. A cette revue, le contingent défila sous la conduite de l'homme dont le nom, plus qu'aucun autre, restera dans l'histoire attaché à la première division canadienne. Le Général Hughes pouvait, à juste titre, être fier des 33,000 hommes qui défilèrent ce jour-là, complètement armés et équipés moins de deux mois après la déclaration de guerre en Europe.

Le fait d'avoir levé un pareil nombre d'hommes est d'autant plus remarquable qu'il faut considérer qu'à l'exception du régiment d'Infanterie Légère Princess Patricia, l'énorme majorité des hommes qui s'étaient volontairement enrôlés pour la grande guerre, étaient des civils, sans aucune expérience ni instruction militaires. Les "Princess Pats", ainsi qu'on désigne maintenant ce régiment

déjà fameux, est le seul qui se composait presque entièrement d'anciens soldats.

Après la revue passée par le Gouverneur-Général, les nouvelles concernant le camp furent intermittentes: le censeur était à l'œuvre et le public supposa que la division était sur le point de se mettre en route. Sous la pluie et dans la boue, en pleines ténèbres, dans la nuit du 23 au 24 septembre, l'artillerie franchit les 20 kilomètres de route qui menaient à Québec où elle arriva au point du jour, les hommes trempés, mais heureux de savoir qu'ils partaient pour le théâtre des hostilités. Le temps était si épouvantable que l'infanterie, qui n'aurait pu avancer sur les routes, fut amenée dans une longue suite de trains lourdement chargés. L'embarquement des chevaux, des hommes, des canons, des équipages fut terminé en moins de trois jours. Puis, la première division canadienne, avec ses réserves, descendit le St-Laurent dans une flotte de transatlantiques telle que jamais jusqu'alors le vaste estuaire n'en avait porté sur son sein.

Cette flotte se rassembla au Bassin de Gaspé, sur la côte extrême de Québec, où l'attendaient les navires de guerre qui devaient la convoyer à travers l'Atlantique. Le 3 octobre, les transports quittèrent la baie de Gaspé, sur trois lignes parallèles, précédés par le *Charybdis*, la *Diana* et l'*Eclipse* de la marine royale, avec la *Glory*, et le *Suffolk* sur les flancs et le *Talbot* à l'arrière. Plus tard le *Suffolk* fut remplacé par le croiseur-cuirassé *Queen Mary*. Le *Florizel*, avec le régiment de Terre-Neuve à bord, rejoignit la flotte après qu'elle eût quitté la baie de Gaspé.

Le voyage se passa sans incident, mais il fut long; la flotte n'entra dans la Rivière de Plymouth

que dans la soirée du 14 octobre. La censure avait été si sévère que l'arrivée de l'Armada Canadienne était tout à fait imprévue pour les habitants de Plymouth et de Devonport, mais quand la rumeur se répandit que les transports canadiens étaient arrivés, la population se précipita vers les rives où les acclamations et les chants se succédèrent sans interruption.

Nul ne fut admis à bord des transports, mais lorsque les jours suivants les troupes furent débarquées et défilèrent par les rues, elles reçurent un accueil qu'elles n'oublieront pas. Des centaines de soldats avaient là des parents et des amis fort anxieux de les voir, mais l'accès des docks était vigoureusement interdit. Une unique exception fut faite en faveur du Maréchal Lord Roberts.

Le Lieutenant-Général Alderson¹ avait été nommé au commandement du contingent et il rendit

¹ Le Lieutenant-Général Edwin Alfred Hervey Alderson, C.B., a fourni une carrière distinguée. Né en 1859, à Ipswich, il débuta dans la Milice, d'où il passa dans l'Armée régulière en décembre 1878. Entré comme sous-lieutenant au Régiment Royal West Kent, il fut promu lieutenant en juillet 1881. Cette même année, il prit part avec les troupes du Natal (Natal Field Force) à la campagne du Transvaal. L'année suivante, il fut envoyé en Egypte dans l'infanterie montée, et prit part au combat de Kassassin et à la bataille de Tel-el-Kebir, le 13 septembre, ce qui lui valut la médaille avec agrafe et l'étoile de bronze du Khédivé. En 1884-85, le lieutenant Alderson prit part à l'expédition du Nil. Promu capitaine en juin 1886 et commandant en mai 1896, il reçut le brevet de lieutenant-colonel en 1897. Il servit au Sud-Africain, sous les ordres de Sir Frederick Carrington en 1896 et 1897. En octobre 1899 il reçut le commandement de l'infanterie montée de la 1ère Brigade de Cavalerie, et il se distingua constamment au cours de la campagne sud-africaine. En 1903, il fut promu au rang de Colonel et nommé au commandement de la 2ème brigade d'infanterie du 1er Corps d'armée. Il devint major-général en 1906 et en 1908 il commandait la 6e division de l'armée du sud aux Indes. Son grade de Lieutenant-Général date du 14 octobre 1914.

visite aux officiers supérieurs avant que le débarquement ne fut commencé.

La division canadienne, l'infanterie légère Princess Patricia et le régiment de Terre-neuve occupèrent, dans la plaine de Salisbury, les camps de Bustard, West Down South, West Down North, Pond Farm, Lark Hill et Sling Plantation, et ils y restèrent jusqu'à leur départ pour la France. Subissant la pluie, la boue et le froid de ces quatre sinistres mois, ils travaillèrent et vécurent en déployant cet esprit d'endurance, de courage et de bonne volonté qui par la suite les révéla au monde comme des troupes d'élite. Sur les plaines détrem-pées, dans le brouillard et la boue, sous les tentes ruisselantes et les huttes enfumées, les bataillons de Canadiens témoignaient déjà de l'esprit qui les inspirait; leurs officiers le constataient et en étaient fiers.

Lord Roberts visita la division peu après qu'elle fut arrivée en Europe. Ce fut la dernière fois que le glorieux soldat parut en public en Angleterre, et voici les principaux points du discours qu'il adressa aux troupes canadiennes :

“ Nous sommes arrivés au moment le plus critique de notre histoire et vous êtes généreusement venus nous apporter votre aide à l'heure du danger.

* * *

“ Il y a trois mois, nous nous sommes trouvés engagés dans une guerre que nous n'avons pas cherchée, mais que ceux qui ont étudié la production intellectuelle et les aspirations de

L'Allemagne savaient être une guerre à laquelle nous aurions à faire face, un jour ou l'autre. La prompte résolution du Canada de nous donner une assistance aussi précieuse nous a touché profondément. Cette résolution a été mise à exécution en un espace de temps merveilleusement court, grâce à l'activité stimulante et aux qualités d'organisation de votre Ministre de la Milice, mon ami le Major-Général Hughes.

* * *

“ Nous combattons une nation qui considère l'Empire Britannique comme une entrave à son développement, aussi envisageait-elle depuis longtemps notre défaite et notre humiliation. Pour atteindre ce but, elle a créé une magnifique machine de guerre et elle fait effort de tous ses muscles pour obtenir la victoire.

* * *

“ Ce ne sera que par les efforts les plus résolus que nous pourrons la vaincre. ¹

Au début de novembre, le roi fit sa première visite à nos troupes, accompagné des Field-Marschals Lord Roberts et Lord Kitchener, de Sir George Perley, membre du cabinet canadien, chargé des fonctions de Haut Commissaire à Londres ²

¹ Extrait du *Canada*, numéro du 31 octobre 1914.

² Lorsque la guerre fut déclarée, Sir George Perley, K. C. M. G., M. P., se trouvait de passage à Londres, en route pour Stockholm où il devait assister au Congrès de l'Union Parlementaire Internationale de la Paix. Il demeura en Angleterre pour y remplir les fonctions de Haut Commissaire du Canada, succédant ainsi à Lord Strathcona qui n'avait pas été remplacé. Sir George est le premier Commissaire d'un Dominion britannique qui ait rang de ministre, et l'avantage pour le Canada en apparaît immédiatement évident. Sir George possède une expérience très étendue des affaires et il serait difficile d'exagérer la valeur des services qu'il a déjà rendus au Gouvernement Impérial et au Gouvernement du Canada.

et de Sir Richard McBride, premier ministre de la Colombie Britannique.

L'infanterie légère Princess Patricia quitta la plaine de Salisbury au début de décembre et fut jointe à la 27^e Division Britannique. Le régiment fit partie d'une brigade qui comprenait les 3^e et 4^e King's Royal Rifles, la 4^e Rifle Brigade et la 2^e King's Shropshire Light Infantry.

Le roi fit une seconde visite aux troupes canadiennes le 4 février 1915, et le lendemain, une division composée de trois brigades d'infanterie, de trois brigades d'artillerie, d'un train de munitions, et de détachements divisionnaires du génie, des troupes montées et du train des équipages, quittèrent la Plaine de Salisbury et gagnèrent, par voie ferrée, leur port d'embarquement sous le commandement du Lieutenant-Général Alderson.

Le lieutenant-colonel M. S. Mercer (promu depuis Major-Général) commandait la première brigade d'infanterie qui se composait du 1^{er} Bataillon (Régiment d'Ontario) commandé par le lieutenant-colonel F. W. Hill, le 2^e Bataillon commandé par le lieutenant-colonel David Watson (promu depuis Brigadier Général), du 3^e Bataillon (Régiment de Toronto) que commandait le lieutenant-colonel R. Rennie (promu lui aussi Brigadier Général) et le 4^e Bataillon sous les ordres du lieutenant-colonel A. P. Birchall, tombé glorieusement sur le champ de bataille.

La Deuxième Brigade d'Infanterie était commandée par le lieutenant-colonel A. W. Currie (à présent Major Général) et ses quatre bataillons,

les 5e, 7e, 8e et 10e, étaient commandés respectivement par les lieutenant-colonels G. S. Tuxford, W. F. H. Hart-McHarg, L. J. Lipsett (maintenant Brigadier Général) et R. D. Boyle. Les Colonels Hart-McHarg et Boyle sont tous deux tombés à Ypres.

Le colonel R. E. W. Turner, V. C., D. S. O., qui a été depuis promu au rang de Major Général, commandait la 3e Brigade d'Infanterie avec les lieutenant-colonels F. O. W. Loomis, F. S. Meighen (à présent Brigadier Général), J. A. Currie et R. G. E. Leckie (promu depuis Brigadier Général) qui commandaient respectivement le 13e Bataillon (Royal Highlanders du Canada), le 14e Bataillon (Royal Montreal Regiment), le 15e Bataillon (48e Highlanders du Canada) et le 16e Bataillon (Canadian Scottish).

Le lieutenant-colonel H. E. Burstall (maintenant Brigadier Général) commandait l'artillerie canadienne, dont les brigades étaient placées sous les ordres des lieutenant-colonels E. W. B. Morrison (à présent Brigadier Général), J. J. Creelman et J. H. Mitchell. Le commandement des troupes du génie attachées à la Division était confié au lieutenant-colonel C. J. Armstrong (à présent Brigadier Général). Le lieutenant-colonel F. C. Jameson commandait les troupes divisionnaires montées et le commandant F. A. Lister était à la tête de la Compagnie de télégraphie divisionnaire.

La division s'embarqua à Avonmouth et le dernier transport parvint à St-Nazaire pendant la seconde semaine de février.

Les 6e, 9e, 11e, 12e et 17e bataillons restaient en Angleterre comme brigade de base de la division; ils furent transformés plus tard en dépôt d'instruction, et finalement, avec les renforts envoyés du

Canada, ils formèrent la division canadienne d'Instruction sous le commandement du Brigadier Général J. C. MacDougall.

Telle était, avec ses principaux chefs, l'armée qui partit du Canada pour la grande aventure. Elle emportait de hauts espoirs autant qu'elle en laissait derrière elle. A coup sûr, sur aucun des théâtres où se déroule l'immense lutte, on n'aurait pu trouver des hommes d'une physique plus superbe et d'un courage plus ferme. Mais beaucoup de gens aussi, — sans manquer de vaillance ni de patriotisme — songeaient avec anxiété à l'organisation scientifique et à l'inlassable patience avec lesquelles l'Allemagne s'était attachée à créer l'instrument militaire le plus prodigieux que le monde ait jamais vu. Et qu'il leur soit pardonné, s'ils se sont posé cette question: "Des civils, si braves et si intelligents soient-ils, peuvent-ils en quelques mois égaler ces soldats exaltés qui fourmillent triomphants sur les champs de bataille de l'Europe?" Est-il possible d'improviser des généraux, des états-majors, des chefs de troupes capables de rivaliser avec l'Etat-Major le plus scientifique qui ait jamais conçu et réalisé des opérations militaires?

C'étaient là des questions formidables, et les plus hardis n'osaient y faire de réponses affirmatives.

L'histoire des Canadiens dans les Flandres, si insuffisamment contée qu'elle soit, rend à tout jamais inutile de les poser encore.

CHAPITRE II

EN CAMPAGNE.

"Plug Street." — L'armée anglaise. — Au grand quartier général. — Cantonnements. — La boue ou la mort. — Les tranchées. — Le sifflement des balles. — Sir Douglas Haig. — Le Front. — Réserves dans le récit. — La Revue du commandant en Chef. — Les Canadiens dans les tranchées. Les parties de football. — Les "Jack Johnsons." — Un défi allemand. — Le Général Alderson. — Ses méthodes. — Son allocution aux Canadiens. — Des troupes superbes.

Et que la brise solennelle
Porte à l'ancien monde étonné
L'hymne d'un peuple nouveau-né
Qui chante en déployant son aile,
Peuple, déroulons nos drapeaux !
Nous avons notre vieille histoire ;
Il est encor des jours de gloire
Nous pouvons être des héros !

FRÉCHETTE.

"Things 'ave transpired which made me learn
The size and meanin' of the game,
I did no more than others did,
I don't know where the change began ;
I started as an average kid,
I finished as a thinking man."

—KIPLING.

"Les dures nécessités d'aujourd'hui exigent
nos services pour quelque temps."

Antoine et Cléopâtre — SHAKESPEARE.

Après un lent trajet de près de 600 kilomètres en chemin de fer, depuis le port de débarquement, les Canadiens arrivèrent à une petite gare située à 20 kilomètres à l'ouest du bois de Ploegsteert —

historiquement désigné sous le nom de "Plug Street" — où des régiments anglais s'étaient déjà rendus fameux. Là, les Canadiens se trouvèrent dans le triangle compris entre St-Omer à l'ouest, les ruines d'Ypres à l'est et Béthune au sud dans lequel tenait alors toute l'armée britannique en France.

C'était un fragment de territoire aussi remarquablement intéressant qu'on pût l'imaginer, plein de mouvement, de romanesque, et d'une infinie complication dans le détail de son organisation ; il renfermait les rudiments déjà merveilleux de la grande armée britannique que nous voyons aujourd'hui, et la tâche qui m'incombe est de montrer, aussi clairement que je le pourrai, comment, dans ce triangle, vivait, évoluait et combattait la première armée britannique.

Cette armée en campagne s'étendait comme un éventail ouvert dont le bord onduleux serait représenté par les tranchées de première ligne, par le front même de combat, souvent à portée de voix de la ligne adverse. A quelques centaines de mètres de cette ligne de feu, s'étendaient les tranchées de support. Les troupes qui les occupaient changeaient de poste entre elles tous les 48 heures, et tous les quatre jours, elles se retiraient à l'armée d'où venaient les remplacer des troupes fraîches. Tous ces mouvements s'exécutaient de nuit pour éviter la fusillade de l'ennemi.

Au long des branches de l'éventail, s'échelonnaient les états-majors de brigade, de division, de corps d'armée et d'armée, dont les groupes devenaient de moins en moins nombreux vers le centre, siège du grand quartier général, où le Commandant en Chef a la main sur la dynamo dont les

impulsions se répercutent dans les moindres parties du mécanisme.

C'est du grand quartier général que sont dirigés et vérifiés les mouvements de toute l'armée britannique, ou plutôt des diverses armées britanniques. C'est un ministère de la guerre en campagne, avec ses diverses branches minutieusement coordonnées et fonctionnant comme une machine unique. C'est le centre des opérations où s'élaborent les plans d'attaque sous la direction du Commandant en Chef et de son chef d'état major.

Non loin se trouve le bâtiment occupé par le service des "signaux" avec son réseau de télégraphes, d'estafettes à motocyclettes, qui est le moyen par lequel les diverses parties de l'organisme communiquent entre elles et avec les bases d'approvisionnement et le War Office à Londres. Les "signaux" poussent leurs fils jusqu'à portée de fusil des tranchées et chaque subdivision de l'armée dispose de ses téléphones depuis l'état-major de bataillon jusqu'aux lignes de feu.

Tous proches aussi sont les bureaux du service des renseignements qui recueille de toutes les sources imaginables les informations concernant l'ennemi. Il reçoit et compare les interrogatoires des prisonniers et il en questionne quelques-uns lui-même. Il compulse les documents, lettres, carnets, papiers officiels ramassés sur le champ de bataille. Il rassemble les rapports de ses agents (que l'ennemi désigne sous le nom d'espions) sur ce qui se passe ou se prépare derrière les lignes de l'ennemi.

Au quartier général, se trouve l'Adjudant-Général dont l'administration a la charge d'assurer le ravitaillement de l'armée en hommes et en munitions, le transport de tous les prisonniers à la

base, la répression des infractions à la discipline et le bien-être spirituel des troupes.

De ses bureaux voisins le quartier-maître général dirige les transports de vivres pour les hommes et de fourrage pour les chevaux et de tous approvisionnements, autres que les munitions.

De là aussi, le Directeur Général du service médical qui veille au traitement des blessés depuis les postes de première ligne jusqu'aux ambulances d'évacuation, d'où, par des trains sanitaires ils sont transportés aux hôpitaux de base en France ou en Grande Bretagne.

Le service géographique est l'un des endroits les plus curieux du quartier général. Depuis le début de la guerre, des milliers de cartes de tous genres et de toutes dimensions y ont été dressées et imprimées, depuis les vastes cartes pour fixer aux murs ou étaler sur les tables jusqu'aux menues feuilles portant les contours exacts de quelques lignes de tranchées allemandes et fort utiles pour les commandants de batteries ou de bataillons. On y fixe aussi des vues panoramiques et étonnantes photographies des positions allemandes, prises à de très courtes distances, souvent sous la fusillade, par des officiers qui se spécialisent dans ce sport périlleux et utile.

En se dirigeant du grand quartier général vers les bords de l'éventail, on se trouve en contact avec un nombre d'hommes de plus en plus grand, et on se rend compte très vite qu'en dépit des rigueurs de la guerre de tranchées, nos troupes sont superbes et prêtes à toutes les tâches que les hasards de la campagne leur imposeront. Leur état physique demeure étonnamment robuste.

Par exemple, le soir où j'arrivai dans la région des cantonnements je vis plusieurs bataillons qui

se rendaient aux tranchées; bien qu'ils fussent au front depuis des mois, ils marchaient d'une allure aussi allègre que s'ils venaient de débarquer ou faisaient une promenade sur les routes d'Angleterre. Les visages rayonnant de santé, les yeux brillants comme ceux d'une troupe d'écoliers, ils avançaient en sifflant, entre les peupliers d'une longue route droite des Flandres.

La vigueur des hommes est dûe en grande partie à l'excellence de leur nourriture. L'état sanitaire est meilleur que dans toute autre armée qui ait jamais fait campagne. Les cas de typhoïde y sont extrêmement rares et ce résultat est dû aux mesures qui sont prescrites et observées; l'une des plus remarquables est le système des bains chauds et la stérilisation des équipements.

Des établissements de bains ont été installés en maints endroits. Le plus vaste se trouve dans une manufacture de jute transformée. A toute heure du jour, les compagnies se succèdent et les hommes y prennent leur bain chaud. Ils se dévêtissent entièrement et tandis qu'ils barbottent dans d'immenses cuves d'eau chaude, leurs uniformes et leur linge sont soumis à une température de 200° qui détruit toute vermine.

Au début, les petites villes, les villages, les maisons isolées et les fermes à faible distance de la ligne de feu servaient de cantonnements, et un grand nombre d'hommes y cantonnent encore. J'ai trouvé ainsi une compagnie de territoriaux qui prenaient confortablement leur repos dans une vaste ferme dont les officiers occupaient le corps d'habitation. Mais récemment un grand nombre de huttes en bois ont été édifiées en divers endroits à travers la contrée, et c'est là que se reposent les hommes au retour des tranchées. Ils sont fatigués,



quand ils rentrent "au logis", mais un bain, une bonne nuit de sommeil, un solide "breakfast" et une promenade au grand air, loin de la portée des balles obstinées produisent un effet magique. Dans l'après-midi, ils entament une partie de football avec autant d'entrain que des collégiens, et ceux qui ne jouent pas assistent à la partie en plaisantant et en applaudissant. En un seul jour, au cours d'une randonnée en automobile, j'ai vu autant de parties de football qu'on en verrait un samedi après-midi en Angleterre.

Tous les jours arrivent les lettres et les journaux. Chaque gare possède son wagon postal, remisé sur une voie de garage, où se fait le tri des lettres de la division. On compte en moyenne plus d'une lettre par jour par homme en campagne, et cette correspondance contribue au bon état moral des troupes. Jamais encore, aucune armée n'avait reçu aussi régulièrement et rapidement des nouvelles de ses foyers. En outre, les hommes sont constamment envoyés par série, en permission de 5 ou 7 jours par delà la Manche.

La ligne de feu n'est guère plus éloignée de la base que Londres ne l'est de la mer, et on y parvient en traversant les cantonnements et les états-majors d'unités. Lorsque les Canadiens arrivèrent, les forces britanniques tenaient un front de 40 à 50 kilomètres qui s'étendait depuis Yprès au Nord, où la 7^e division opposa une héroïque résistance à la Garde Prussienne, jusqu'à Givenchy au Sud, non loin du champ de bataille de Neuve Chapelle.

L'armée britannique se maintient là depuis le moment où elle tenta sa rapide poussée de l'Aisne vers les Flandres, dans l'espoir — bien étrange à présent — de tourner le flanc des Allemands, et en

fait, réussissant à empêcher un mouvement tournant beaucoup plus formidable de la part de l'ennemi. Elle a tenu bon, vivant et combattant dans un océan de boue pendant tout l'hiver. Des pompes à bras vidaient l'eau des tranchées remplies sans cesse par les infiltrations du sol détrempé. On y installait des planchers, on y empilait de la paille, mais la boue submergeait tout. On marchait, on s'asseyait, on se couchait dans la boue. C'est à peine si les hommes parvenaient à défendre leur fusil contre la boue. Il fallait ramper dans la boue pour la relève de la tranchée, s'accroupir dans la boue pour échapper aux balles allemandes; il fallait choisir entre la boue ou la mort. Au printemps, il y eut quelque amélioration. Les pluies furent moins fréquentes et le vent commença à sécher le sol. Par les beaux jours, il y eut même de la poussière sur les routes, bien que le cloaque de boue persistât de chaque côté de la chaussée pavée. Dans les tranchées, la boue prit plus de consistance.

La première ligne des tranchées court presque dans un sol en contre-bas entrecoupé de ruisseaux et de petits cours d'eau. Le pays est si plat et l'atmosphère si alourdie de vapeurs ou de brumes qu'en général le regard s'étend rarement au delà d'une portée de fusil. Plus les lignes de feu sont proches et plus difficile il est d'apercevoir un être vivant. Des milliers d'hommes sont là, à portée de voix, sans qu'on n'en voit aucun. Amis et ennemis se dissimulent avec autant de soin.

Certaines des plus fameuses tranchées sont dans un bois connu de toute l'armée sous le nom de "Plug Street", encore que l'endroit soit différemment orthographié sur les cartes (Ploegsteert). Pour y atteindre, il faut passer à portée des balles

ennemies, car la plupart du temps les tranchées ne sont guère à plus de 250 mètres les unes des autres et ça et là même une distance de 40 à 50 mètres seulement les sépare. On rampe et on se glisse dans l'ombre par des sentiers dont des longs mois d'expérience ont révélé la relative sécurité et l'on finit par tomber dans un boyau de communication qui, par d'incessants zigzags, vous amène à la tranchée de première ligne où les hommes sont aux aguets, le fusil en main, prêts à riposter à toute attaque, ou tirant un coup de feu contre une meurtrière découverte dans le parapet de la tranchée ennemie.

Les tranchées de "Plug Street" ressemblent à toutes les autres: on se les imagine fort dramatiques avant d'y être, mais, à moins d'y arriver pendant un arrosage d'obus, on les trouve relativement d'une tranquillité morne et banale. Le risque de la mort leur donne seul un intérêt particulier entre les autres trous creusés par les hommes, dans la terre gluante. Le bourdonnement de guêpe d'une balle passant au-dessus de votre tête vous rappelle de temps en temps que la mort cherche une proie. "Plug Street" s'est acquise une célébrité durable. Pendant le premier hiver, les hommes s'embourbèrent dans cette horrible cloaque où ils tracèrent parmi les arbres tout un réseau de sentiers vaseux où l'on enfonçait seulement jusqu'à la cheville ou parfois jusqu'au genou, et bientôt chacune de ces allées sous bois fut baptisée de quelque surnom comique.

Tels étaient l'aspect et l'atmosphère des lignes du front lorsque les Canadiens y arrivèrent, Après quelques jours d'instruction spéciale, ils furent cantonnés dans la région de la 1ère armée que commandait Sir Douglas Haig. Le quartier général de

la division fut installé près d'Estaires, le quartier général de la brigade près des positions avancées et le front occupait la ligne indiquée sur la carte de la page 37.

J'ai décrit, autant qu'il m'est permis de le faire, les dispositions et l'organisation générales de l'armée britannique telles qu'elles étaient lorsque les Canadiens débarquèrent en France. Il est maintenant nécessaire de nous occuper en détail du "front", cette succession interminable de terriers où des dizaines de milliers d'hommes restent nuit et jour les armes à la main et où les troupes canadiennes ont déjà combattu avec une bravoure et un élan, en même temps qu'une ténacité, qui ont rarement, et peut-être jamais, été égalées dans l'histoire des guerres.

Nul ne peut examiner ce que, faute d'un meilleur terme, on appelle le "Front" dans cette guerre déconcertante, sans percevoir la vérité de ce qu'on a souvent répété que c'est une guerre sans front.

A mesure qu'on approche du point du contact des armées adverses, on est frappé par le nombre immense des forces en présence, convergeant l'une vers l'autre, semble-t-il, en vue de quelque grand dessein militaire. Mais plus on avoisine le front et plus complètement disparaît le spectacle jusqu'à ce que finalement, la fleur de la jeunesse européenne s'engloutit dans des lignes de fortifications immenses mais à peine visibles.

Maintenant donc, la division canadienne, elle aussi, est au front. Les longues incommodités d'un hiver maussade, dans la plaine de Salisbury ne sont plus qu'un souvenir lointain et sans rancune. La division canadienne accepta sans grief que l'honneur fût accordé à l'Infanterie Légère Princess Patricia d'être la première à porter sur les

champs de bataille des Flandres les insignes du Canada. Il était reconnu que ce régiment possédait des connaissances techniques plus grandes et était parvenu à un degré de perfection que les autres unités ne pouvaient atteindre sans une plus longue préparation. La fortune de ce régiment sera narrée dans un chapitre subséquent, mais d'ores et déjà on peut dire qu'il s'est montré digne de combattre côte à côte et sur un pied égal avec l'armée de vétérans et de héros qui ont tenu les tranchées pendant ce premier et horrible hiver dans les Flandres.

Ce récit exige une rédaction des plus minutieuses; en tout cas, il faut omettre beaucoup de choses qui offriraient le plus vif intérêt, parce que, étant donné la surprenante organisation du service allemand des renseignements, il pourrait être préjudiciable de publier des détails relatifs aux unités et à leur action, aussi longtemps que les formations générales dans lesquelles ces unités jouent un rôle n'auront pas été modifiées. C'est par respect pour cette considération que le moment de rendre pleinement honneur aux unités en les identifiant exactement a été si souvent remis, de sorte que l'héroïsme et les actions d'éclat de nos soldats ne sont connus que lorsqu'ils sont déjà à demi oubliés dans le tourbillon des exploits nouveaux.

En lisant ce volume, et ceux qui suivront, il faudra tenir compte de ces restrictions nécessaires. Néanmoins malgré la stricte observation des règles qui nous guident, il sera possible de donner un aspect général de la division canadienne, des milieux et des contrées dans lesquels elle a vécu, de ses faits et gestes. Même s'ils n'intéressent pas les indifférents, ces détails ne seront pas lus sans émotion par ceux qui ont envoyé leurs fils et leurs

frères prendre leur part de la plus formidable bataille de l'histoire, pour maintenir les principes qui, dans leur application générale, sont aussi nécessaires aux libertés du Canada qu'aux libertés de l'Europe.

Avant d'aller occuper la partie des tranchées qui leur était réservée, les Canadiens défilèrent devant le Commandant en Chef et son Etat-Major. Ceux qui assistèrent à ce défilé sur la place du marché d'une ville grise des Flandres étaient des juges compétents du physique et de la valeur des soldats. Il convient de n'employer ici aucun terme exagéré et il suffira de dire que ceux qui inspectèrent d'un œil si attentivement critique cette armée, exprimèrent l'avis que, à les juger par leur physique et leur allure martiale, on pouvait fonder sur ces troupes des espoirs comme n'en avait promis aucun autre des contingents qui étaient venus grossir les rangs du corps expéditionnaire.

Quand les troupes canadiennes prirent leur tour dans les tranchées, rien de sensationnel ne leur arriva. Ce ne fut pas leur destin d'être, dès le début, lancées dans une attaque désespérée ni de se cramponner tenacement à des tranchées dont les Allemands auraient résolu de s'emparer. Certes, elles subirent quelques pertes. On n'entre pas dans les tranchées, non plus qu'on n'en sort sans perdre quelques hommes, car le tireur dissimulé ne manque pas de prélever son tribut quotidien; pourtant, les premières expériences des Canadiens furent des plus calmes, et l'on compte les incidents à la mesure qu'on leur donne dans cette guerre. Cette période d'immunité eut d'excellents effets. Entre autres caractéristiques, le Canadien est adaptable et les expériences de ces quelques semaines lui enseignèrent plus de sagesse qu'à beaucoup d'autres.

L'activité des tranchées ne comporte plus, au point de vue de la durée, l'effort épuisant imposé à tous pendant les jours d'anxiété de l'automne 1914, où une mince ligne de troupes en khaki avait à tenir, parfois sans le secours d'aucune réserve, une ligne immense contre les troupes supérieures. A présent, le travail des tranchées, par rapport à la période que les hommes y passent, est tout à fait dans les forces de troupes solides et résolues. Dans une même ligne, les hommes prennent tour à tour la garde, jusqu'au moment où leurs camarades des positions de l'arrière viennent les relever.

Malgré son occasionnelle monotonie, la vie des tranchées est stimulante, mais pas au point d'empêcher les Canadiens d'examiner avec un intérêt profond et étrange les petites localités où les troupes au repos sont cantonnées, d'étudier l'activité un peu fébrile et les mœurs sur lesquelles ils ont déjà laissé beaucoup de leur individualité. Qu'on se représente une rue étroite dont le centre est pavé et dont les côtés sont encombrés de boue gluante; bordez-la de maisons souvent sordides et de quelques menues boutiques; ajoutez un château, de dimensions modestes, pour le quartier général, des bureaux sommaires pour l'état-major et vous aurez une idée assez exacte du cantonnement qui abrite la partie de la division qui est au repos; et cette ville est semblable à maintes autres dans ce pays peu attrayant. L'intérêt qu'elle présente pour nous réside dans ses habitants du moment. Parcourez la rue et, si vous êtes canadien, vous sentirez immédiatement dans une atmosphère sympathique et familière. Partout, on entend des voix dont on sait à qui elles appartiennent sans avoir besoin de voir sur les épaules l'insigne de bronze: *Canada*. Ce peut être le parler de la Nouvelle-

Ecosse ou l'accent de la Colombie Britannique, ce peut être l'intonation par laquelle le Canadien-Français cherche à adapter au français des Flandres la langue que ses ancêtres emportèrent, il y a plusieurs siècles, sur un continent nouveau, mais quoi qu'il en soit, tout cela est canadien.

Bientôt, vous croisez une compagnie qui, à pas cadencés, se rend au bain, à cette opération expéditive qui, en une demi-heure, nettoie les baigneurs et passe à l'étuve le moindre lambeau de leur accoutrement. Ils marchent à la cadence d'un chant au refrain entraînant, un chant qui, si vous venez de Toronto, éveillera peut-être en vous des réminiscences. Ces jeunes gens, ou la plupart d'entre eux, sont des élèves du Collège, et ils ont entonné le chant de leur université qui a pour refrain "Toronto."

Si vous avancez plus loin dans la direction du front, vous parviendrez bientôt, très tôt, à une région où l'artillerie lourde cherche jour et nuit à imposer sa prépondérance, et où les Canadiens fourmillent. Voilà leurs batteries habilement masquées, voilà des vivres et des munitions pour les tranchées. Sans cesse, on rencontre des détachements de relève et des réserves si bien qu'il semble étrange de rencontrer des gens qui ne sont pas en khaki et n'ont pas l'insigne canadien. La passion du football, que le Canadien commence à partager avec son camarade anglais, ne diminue en rien l'empressement avec lequel il se rend au front. Une partie fort animée était une fois en train près de nos lignes quand une inquiétante succession de "marmites" vint parsemer les environs du terrain de jeu. Les seuls qui n'y prirent aucune attention furent les joueurs et il ne fallait rien moins qu'un ordre péremptoire du Prévôt-Maréchal pour mettre

un terme à une partie qui devenait inutilement dangereuse. Naturellement, aussi, nos soldats ont fait la connaissance de "Jack Johnson" et sans l'aimer — car il n'a rien d'aimable — ils le supportent avec toute la constance dont un homme brave est capable. Notre artillerie réussit à faire mieux que de simplement tenir tête. De la division qui les précéda dans les tranchées, nos canonniers recevaient un legs désagréable sous les espèces d'un poste d'observation allemand qui avait longtemps fait harceler nos lignes grâce aux renseignements qu'il plaçait à la disposition de l'ennemi. Nous fûmes assez heureux pour le mettre hors d'action à la troisième salve que nos batteries tirèrent — succès accueilli à la fois comme un encouragement et comme une délivrance.

Notre infanterie ne fut pas spécialement engagée dans le combat de Neuve-Chapelle, mais nos batteries jouèrent leur rôle dans cette canonnade scientifique qui précéda l'attaque britannique, et pendant toute la durée de l'action nos hommes se tinrent prêts à recevoir l'ordre qui, si la tournure de la situation l'avait permis, les aurait envoyés eux aussi tenter leur premier assaut sur les tranchées allemandes; nombreux étaient ceux qui attendaient impatientement cet ordre, pour prouver aux Allemands qu'ils s'étaient permis des libertés excessives. Dès la première nuit où nos troupes occupèrent les tranchées, les Allemands se mirent à les interpeller: "Sortez, vous autres, les Canadiens! Venez donc vous battre!" Or, en temps normal, les tranchées ont un code qui régit l'aménité des relations, et un défi de ce genre est jugé impertinent.

Le Canadien applique son langage aux incidents de sa vie quotidienne. Quand une fusée éclairante

illumine soudain l'espace entre les deux tranchées : "Tiens ! l'aurore boréale !" s'écrie le Canadien, et le terme est resté.

Il serait évidemment déplacé de dire du Général Alderson autre chose sinon qu'il s'est acquis la confiance absolue des belles troupes qu'il commande, et il serait étrange que leur confiance réciproque ne fût pas féconde. L'observateur est immédiatement frappé par la précision extraordinaire avec laquelle le Général connaît le corps entier des officiers qu'il a sous ses ordres. Il semble les connaître de nom et de vue aussi bien que s'il les commandait depuis six ans au lieu de six mois. Et dans les moments critiques, c'est là une circonstance qui peut compter pour beaucoup.

Les méthodes du Général Alderson — à la fois pratiques et militaires — ne sauraient mieux apparaître que dans les quelques extraits suivants de l'allocution qu'il adressa aux troupes avant leur premier départ pour les tranchées :

"Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats,

"Nous allons occuper et maintenir une ligne de tranchées. A cette occasion, j'ai à soumettre diverses choses à vos réflexions. Vous allez prendre possession de tranchées en bon état et, en général, sèches. Je les ai visitées moi-même. Elles sont intactes et les parapets en sont solides. Laissez-moi vous dire d'abord que nous avons eu déjà diverses pertes, pendant que vous étiez attachés à d'autres divisions. Certaines de ces pertes étaient inévitables, et c'est la guerre. Mais je soupçonne que quelques-unes, très peu sans doute, auraient pu être évitées. J'ai appris qu'en certains cas, les hommes se sont exposés sans aucune utilité militaire et peut-être simplement pour satisfaire leur curiosité. Nous ne pouvons pas perdre des hommes de votre

qualité. Nous aurons besoin de vous tous si nous avançons ou si les Allemands avancent. Ne vous exposez en aucune manière, à moins que ce ne soit absolument nécessaire au moment où vous le faites. Vous êtes pourvus des moyens d'observer l'ennemi sans exposer vos têtes. Se faire tuer sans utilité militaire, c'est priver l'Etat de bons soldats. Les hommes jeunes et braves aiment les risques, mais un soldat qui risque sa vie par insouciance ne joue pas le bon jeu. Il fait preuve de stupidité, car si mauvais que puisse être le tir des Allemands, ils ont des tireurs isolés, qui, abrités derrière les lignes et toujours aux aguets, ne manquent pas leur coup. Si vous passez sans ordre votre tête au-dessus du parapet, ils la viseront.

“ Autre chose encore. Les troupes nouvelles dans les tranchées tirent à tort et à travers la première nuit. Vous éviterez cela, C'est gaspiller les munitions sans faire de mal à personne, et l'ennemi se dit: “ Ce sont des troupes nouvelles qui manifestent leur nervosité.” Vous serez canonnés dans les tranchées. Dans ce cas, accroupissez-vous et restez à l'abri. Le conseil est facile, car il n'y a pas autre chose à faire. Si vous sortez ce sera pire, et en outre les Allemands entreront. S'ils entrent, nous serons obligés de contre-attaquer pour les déloger, ce qui nous coûtera des centaines d'hommes au lieu de quelques-uns que des éclats d'obus pourraient atteindre. Les Allemands n'aiment pas la baïonnette et ils ne tiennent pas devant des attaques à l'arme blanche. S'ils viennent sur vous, ou si vous marchez contre eux, allez-y à la baïonnette. Vous avez le physique pour la pousser à fond. Vous n'y manquerez pas, j'en suis sûr, et je n'envie pas le sort des Allemands sur qui vous tomberez à coups de baïonnette.

“ Il y a encore une autre chose. Mon ancien régiment, le Royal West Kent, a été ici depuis le commencement de la guerre et il n'a jamais perdu une tranchée. L'armée dit d'eux : “ Le West Kent jamais ne recule ! ” Je suis fier de cette gloire de mon vieux régiment, et j'y vois un heureux présage. Je suis des vôtres, maintenant, et vous êtes des miens, et avant peu l'armée dira : “ Les Canadiens jamais ne reculent ! ” Mes enfants, c'est sur ce vœu que je termine. Les Allemands ne vous feront jamais reculer.”

Avant de conclure le présent chapitre, il sera permis d'indiquer que les critiques militaires les plus sévères, aussi bien en France qu'en Angleterre, ont exprimé leur vive admiration pour la puissance organisatrice qui, dans un pays non militaire, a su produire en si peu de temps, d'aussi belles troupes. Dans l'équipement, dans les innombrables détails dont la coordination assure l'efficacité, la division canadienne soutient la comparaison avec toutes les autres divisions en campagne. Ce résultat n'a été possible que grâce au labeur, au zèle et à l'immense énergie que dès le début de la guerre, manifestèrent tous ceux qui eurent pour devoir de collaborer à cette improvisation.

CHAPITRE III

NEUVE CHAPELLE.

Aide précieuse des Canadiens. — Randonnée dans la nuit. — Scènes au bord de la route. — Vers l'ennemi. — A la croisée des chemins. — "Neuve Chapelle à six kilomètres !" — Terrible bombardement. — Les bons gros obusiers. — Aéroplanes anglais. — Combat avec un taube. — Sang-froid d'un aviateur. — L'attaque du village. — Prisonniers allemands. — Le banquier de Francfort. — La fierté des Indiens. — L'arrêt de nos espoirs. — L'objectif de l'attaque. Ce qui fut obtenu. — La force inattendue des défenses allemandes. — Fortins à mitrailleuses. — La grande attaque d'infanterie. — Retards malheureux. — Les commentaires de Sir John French. — L'attaque britannique enrayée. — La crête d'Aubers n'est pas prise. — Retranchements. — Le baptême du feu de la division canadienne. — Morte et blessée. — Les tranchées du saillant d'Ypres.

"La gloire est immortelle et le chagrin s'oublie."—BRYDGES.

"Pendant la bataille de Neuve Chapelle, les Canadiens ont tenu une partie de la ligne défendue par la Première Armée, et bien qu'ils n'aient pas été engagés dans l'attaque principale, ils ont été d'une aide précieuse en gardant l'ennemi activement employé sur le front de leurs tranchées." — *Dépêche de Sir John French sur la bataille de Neuve Chapelle commencée le 10 mars 1915.*

"Voyez sur les remparts cette forme indécise,
Agitée et tremblante au souffle de la brise :
C'est le vieux Canadien à son poste rendu !
Le canon de la France a réveillé cette ombre,
Qui vient, sortant soudain de sa demeure sombre,
Saluer le drapeau si longtemps attendu."

Octave CRÉMAZIE.

Ces naïfs paysans de nos jeunes campagnes
Où vous avez trouvé vos antiques Bretagnes,
Au village de vous parleront bien longtemps,
Et quand viendra l'hiver et ses longues soirées
Des souvenirs français ces âmes altérées
Bien souvent rediront le retour de nos gens !

Octave CRÉMAZIE.

Je quittai à la nuit le Quartier Général de la division canadienne, et partis en automobile, vers

le sud-est, dans la direction de Neuve Chapelle. C'était la veille de la grande attaque, et dans la clarté projetée par les phares de la voiture, un tableau kaléidoscopique d'hommes en marche se déroulait.

Au front, aucun arrêté de police ne restreint l'éclairage comme à Londres ou à Paris ou sur les routes de l'arrière; la portée des canons ennemis fait seule la loi; cette limite franchie le danger est passé et vous ouvrez les phares en grand. Mais dès que vous êtes à la portée des obus ou des balles, vous ne gardez vos lumières qu'au péril de votre vie. Aussi préfère-t-on voyager dans les ténèbres.

Pendant que nous roulions avec nos phares allumés, des milliers d'hommes en khaki avançaient sur la route dans la direction de Neuve Chapelle. Comme un flot interminable, leurs visages apparaissaient un instant, et chaque forme sombre dans les rangs surgissait une seconde en un clair contour qui se silhouettait contre l'arrière plan d'obscurité, et se noyait aussitôt dans la légion des ombres en route vers l'aurore et vers Neuve Chapelle. Cependant, le bruit de pas des bataillons que nous dépassions n'était pas celui d'une armée fantôme, mais le pas ferme, intrépide, indomptable d'hommes armés et bien entraînés.

De temps en temps, les commandements : "Halte!" s'entendaient et les colonnes s'arrêtaient immédiatement; au bout de quelques minutes, l'ordre de marcher retentissait et les colonnes repartaient. Et cela dura ainsi: halte, — en avant, — halte, — en avant, — heure après heure, pendant toute la nuit le long de cette route encombrée, — un fleuve d'hommes et de canons.

D'une autre direction, arrivaient des batteries qui par une route différente devaient gagner leurs

positions devant Neuve Chapelle, se rattrapaient, se dépassaient, des légions d'hommes et des files de canons cahotants et bruyants, qui s'approchaient, sous le manteau de la nuit, de la ligne de tranchées où l'ennemi était tapi.

Ce n'était pas le moment de causer un encombrement, et, pour se garer, mon automobile dérapant sur le pavé s'enfonça jusqu'à l'essieu dans la boue épaisse et gluante des bas-côtés. L'artillerie passa, et quand nous voulûmes regagner le pavé, nos roues tournèrent en fouettant la boue sur place. Impossible de se dépêtrer de la boue pâteuse de la Flandre, et il nous fallut le secours d'une voiture d'ambulance dont les chevaux attelés à l'auto le décollèrent du fossé gluant.

A l'aube j'arrivai à un carrefour ; le poteau indicateur, montrant la route du sud-est portait cette inscription : " Neuve Chapelle à 6 kilomètres."

Cette route, que les légions avaient suivie menait en droite ligne aux tranchées qui allaient être attaquées, au village situé en arrière et qu'il fallait prendre, et, à quelques kilomètres plus loin, jusqu'à La Bassée, fortement défendue par les Allemands.

" Neuve Chapelle à six kilomètres ", — à peine une heure de marche par cette fraîche et claire matinée — cinq minutes en temps de paix avec un bon auto. Mais combien faudrait-il d'heures de lutte acharnée pour franchir cette courte distance en palier : " Neuve Chapelle à six kilomètres !" Entre ce poteau et le village qu'il indiquait, des milliers d'hommes en armes — fils de l'Empire — étaient venus de Grande Bretagne, des Indes, de toutes les parties des Dominions d'Outremer pour enfoncer le coin jusqu'au bout de ces six kilomètres de route, jusqu'au cœur des lignes allemandes. A

cette croisée des chemins, ils avaient fait halte. Quels espoirs et quelles craintes, quelles joies et quelles douleurs, quels triomphes et quelles tragédies évoquait ce sévère poteau, qui, comme l'index osseux de la mort, désignait ce tronçon de route : « Neuve Chapelle à six kilomètres ! »

Je fis à pied une partie du chemin, car les bataillons massés là étaient si denses que le passage d'un auto eut été impossible. Ces troupes étaient tenues en réserve. Celles qui avaient été choisies pour l'attaque étaient déjà dans les tranchées à droite et à gauche de la route, attendant l'ordre d'avancer.

A peine avais-je dépassé le poteau indicateur que la tranquillité relative du matin fut horriblement déchirée par le rugissement et le fracas de centaines de canons. Il était exactement 7 heures et demie. Ce moment précis avait été fixé d'avance pour le commencement d'une canonnade plus concentrée et plus furieuse qu'aucune autre jusqu'alors dans l'histoire des guerres. Elle continua avec une extraordinaire violence pendant une demi-heure, et des pièces de tout calibre y prirent part. Plusieurs bons gros obusiers anglais lancèrent leurs énormes projectiles dans les lignes allemandes sur lesquelles s'abattait un ouragan de schrapnels vomis par une multitude de pièces plus petites. Les canons et les tranchées adverses ripostèrent à peine, car l'ennemi cherchait à s'abriter contre ces rafales.

Je tournai vers la gauche et j'observai pendant un temps là part que l'artillerie canadienne prenait à cette attaque. La division canadienne, un peu au nord de Neuve Chapelle, attendait dans ses tranchées, espérant toujours recevoir l'ordre d'avancer.

Descendant la route, j'arrivai à un petit carrefour où un général fameux se trouvait entouré de son Etat-Major. Les estafettes arrivaient à tout moment sur leurs motocyclettes, et lui apportaient des rapports sur le bombardement. Les nouvelles étaient bonnes. Le Général attendait le moment où la canonnade cesserait aussi brusquement qu'elle avait commencé, et alors, il lâcherait ses troupes.

L'infanterie indienne défila sur la route en saluant le général, qui rendit le salut et cria : "Bonne chance!" à l'officier qui commandait la colonne. L'officier, un Indien, souriant, répondit à la mode orientale : "Notre Division a doublé de force depuis qu'elle vous a vu, Général Sahib!"

Pendant le bombardement, les aéroplanes anglais évoluaient au-dessus de nos têtes et jusqu'au dessus des lignes ennemies. Les Allemands dirigèrent promptement vers eux quelques-uns de leurs canons. Nous voyions les petits nuages de fumée s'étaler quand les projectiles éclataient devant, derrière, au-dessus, au-dessous et partout autour des machines sans les atteindre. Elles évoluaient comme des aigles, par dessus le fracas de la bataille, observant et évaluant le dommage que nos batteries infligeaient et notifiant les résultats obtenus.

Soudain un taube s'éleva et poussa une pointe vers les lignes britanniques, Alors commença la lutte où l'emporte la machine qui peut atteindre l'altitude la plus élevée et tirer de haut sur l'ennemi. Le taube montait en spirales poursuivi par deux aéroplanes anglais, qui le gagnèrent de hauteur et nous vîmes bientôt que le compte de la machine ennemie était réglé. Le pilote fut probablement atteint. L'engin eut quelques mouvements dé-

LIGNE OCCUPÉE PAR L'ARMÉE BRITANNIQUE EN MARS 1915

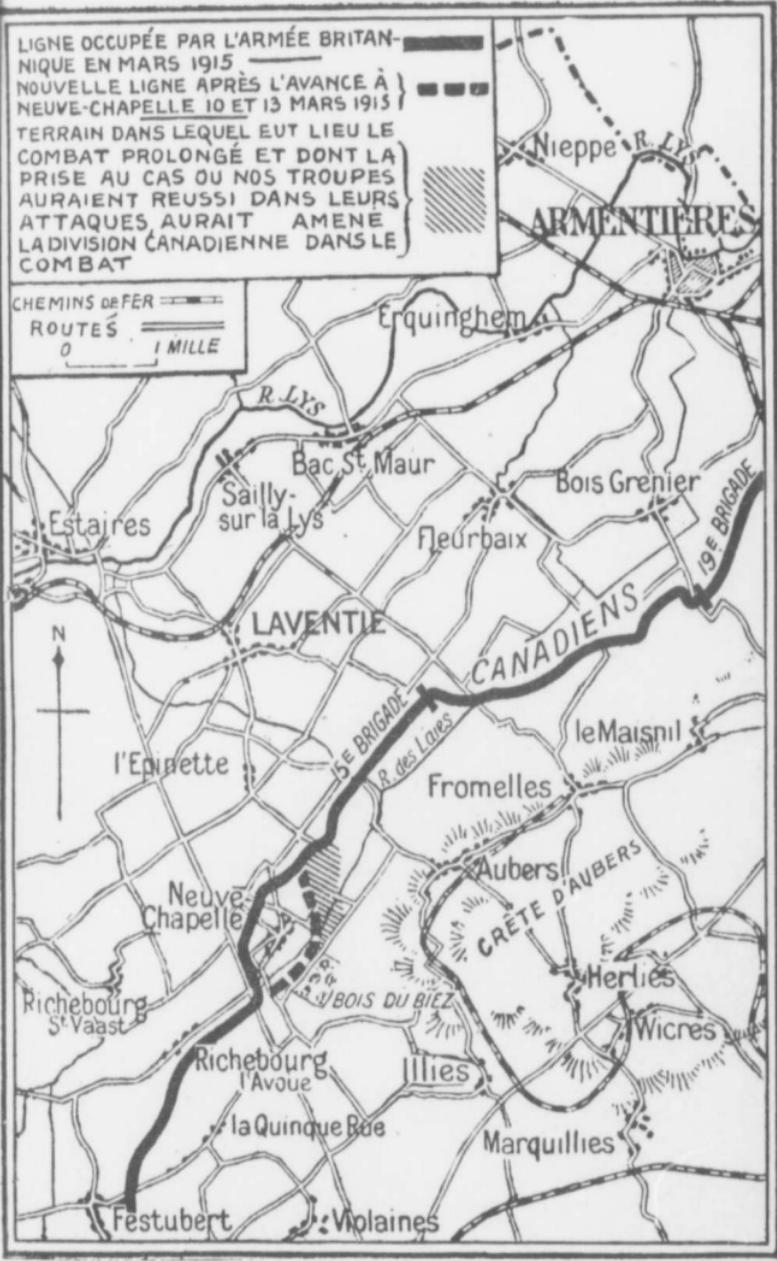
NOUVELLE LIGNE APRÈS L'AVANCE À NEUVE-CHAPELLE 10 ET 13 MARS 1915

TERRAIN DANS LEQUEL EUT LIEU LE COMBAT PROLONGÉ ET DONT LA PRISE AU CAS OU NOS TROUPES AURAIENT REUSSI DANS LEURS ATTAQUES AURAIT AMENE LA DIVISION CANADIENNE DANS LE COMBAT

CHEMINS DE FER

ROUTES

0 1 MILLE



le
ut
nt
es
ù
le
s.
a-
ne
e.
le
e-
n-
u-
ès
et,
rit
a-
os
b-
e
a
e-
r
r-
t-
e-
s.

sordonnés, piqua du nez, et, comme un oiseau blessé, alla choir fort loin, dans la distance.

Je me dirigeai vers un endroit où un aéroplane britannique était sur le point de prendre son vol. Le jeune officier aviateur était aussi calme que s'il montait en auto pour rentrer chez lui.

“En vérité,” fit-il, “j’avais grandement besoin d’un peu de changement et de repos. Après cinq mois dans les tranchées j’étais fatigué et excédé par la sempiternelle monotonie et les pénibles corvées de cette vie-là. Aussi, j’ai fait une demande pour l’aviation. Ça calme les nerfs de se trouver un peu en l’air après avoir vécu si longtemps enterré dans la boue.”

Je le regardai prendre son essor dans le ciel matinal. De nombreux projectiles éclataient autour de sa machine pendant qu’il franchissait les lignes allemandes. Quel repos et quel changement, en effet, de s’en aller s’offrir comme une cible mouvante aux batteries de l’ennemi. Mais à vrai dire, machines et pilotes sont rarement touchés. L’aviation en temps de guerre n’est pas si périlleuse qu’elle le paraît, mais il y faut néanmoins beaucoup d’adresse et un esprit calme et maître de soi.

Enfin le vacarme de l’artillerie cessa, et nous vîmes que les troupes britanniques se précipitaient hors de leurs tranchées contre les Allemands dont les nerfs étaient ébranlés par la canonnade. Si ahuris qu’ils aient été par le bombardement, les Allemands furent plus désorientés encore par la rapidité de l’attaque d’infanterie. Les soldats anglais et les Indiens tombèrent sur eux avec une telle soudaineté que la plupart jetèrent leurs armes, se hissèrent sur les parapets et s’agenouillèrent les bras en l’air pour indiquer qu’ils se rendaient. Le combat se poursuivit bien au delà des tranchées, à travers le village et plus loin encore.

L'artillerie de gros calibre y prit part de temps à autre, et le jappement des mitrailleuses s'élevait par intermittences. Par la route où le poteau indiquait la distance jusqu'à Neuve Chapelle, les ambulances automobiles commencèrent à revenir, par groupes, ramenant les premiers blessés.

L'attristant cortège des ambulances alterna bientôt avec le spectacle réconfortant des convois de prisonniers. Ils passaient par groupes nombreux, sans coiffures, barbouillés de fange, avec des uniformes qu'on eut dit trempés dans la moutarde, — effet produit par l'éclatement des obus anglais à la lyddite. L'abattement de la défaite était peint sur leurs traits.

Le général fit faire halte à quelques-uns d'entre eux et les questionna. L'un se trouva être un banquier de Francfort qui n'eut bientôt d'autre préoccupation que de savoir ce qu'était devenu son argent dont s'était chargé un de ceux qui l'avaient fouillé après sa capture; il était fort anxieux aussi de savoir où il serait emprisonné, et il parut soulagé, sinon enchanté, quand il apprit qu'il serait transporté en Angleterre. Un autre était coiffeur à Dresde. En réponse aux questions du général, il fit un curieux récit de ses expériences de soldat:

“ J'appartiens à la Landwehr,” dit-il. “ J'étais en Allemagne quand l'ordre arriva de nous embarquer dans les trains. Puis, le train s'arrêta, je reçus l'ordre de sortir et j'appris que nous allions à l'attaque d'un endroit appelé Neuve Chapelle. J'y partis avec les autres. Nous arrivâmes dans un enfer de mitraille; en courant, nous nous réfugiâmes dans une tranchée, mais c'était un enfer pire encore. Nous commençâmes à tirer. Soudain, j'entendis des cris derrière moi et j'aperçus un grand nombre d'Indiens qui me séparaient du reste de

l'armée. Je vis aussi les autres soldats allemands qui lançaient leurs fusils hors de la tranchée. Ma foi! je suis un bon sujet de l'Empire Germanique, mais je ne tenais pas à faire autrement que les autres; je jetai aussi mon fusil, je fus fait prisonnier et amené ici. Bien que je n'aie pas été longtemps dans cet enfer, j'en ai assez. Ce n'est qu'après m'être rendu que j'ai pu apercevoir le ciel au-dessus du champ de bataille."

Des groupes de prisonniers étaient amenés par les troupes indiennes qui les avaient capturés. Ils se plaignaient amèrement que les Allemands fussent obligés de marcher sous la garde d'Indiens; et ils ne comprirent pas la réplique sardonique qu'ils s'attirèrent: "Si les Indiens ont été bons pour vous prendre, ils sont bons aussi pour vous garder."

Les Indiens sourirent d'aise, car ils éprouvent un plaisir particulier à faire les Allemands prisonniers. La plupart d'entre eux rapportaient leurs trophées du combat, et ils les montraient rayonnants, en disant: "Souvenir."

Le flot des prisonniers et des blessés continuait à passer. La furie de la lutte s'apaisait. De temps à autre, des canons grondaient encore, mais le fracas des mitrailleuses et le crépitement de la fusillade s'éloignaient.

L'armée britannique avait franchi en triomphe les "six kilomètres" de route jusqu'à Neuve Chapelle. Parvenue là, elle s'arrêta; là s'arrêtèrent aussi les espérances d'une victoire prompte et décisive pour les forces alliées. Les avant-postes de l'ennemi avaient été repoussés, mais, par delà, leurs lignes de défense étaient hérissées de mitrailleuses qui causèrent de grands ravages parmi nos troupes et, à vrai dire, enrayèrent notre offensive. Le résultat

tat décevant qui fut obtenu a soulevé des controverses. Pendant le mois qui suivit, le combat de Neuve Chapelle fut tenu par le public comme une grande victoire britannique. Mais le doute fit place à l'assurance, et, au bout de quelques semaines, la "victoire" fut transformée en échec. La vérité réside entre ces deux extrêmes.

L'objet de cette attaque avait été de donner à nos hommes un nouvel esprit d'offensive et de mettre à l'épreuve la machine de combat qui avait été édiflée avec tant de difficulté sur le front occidental. En outre, au cas où l'attaque aurait réussi à détruire les lignes allemandes, il eut été possible de s'emparer de la crête d'Aubers, qui domine Lille. Une fois cette crête fermement dans nos mains, la cité nous appartenait. C'eut été une grande victoire, qui aurait probablement amené la fin de l'occupation allemande dans cette partie de la France. Quoi qu'il en soit elle exerça une influence marquée sur toute la marche de la guerre.¹

Voilà ce qu'on espérait faire. Ce qui fut accompli réellement se borna au gain d'une bande de territoire d'un mille de profondeur sur un front de trois milles, et au redressement de nos lignes. Le prix payé fut trop élevé pour ce résultat.

C'était le premier effort tenté par l'armée britannique pour percer les lignes allemandes depuis qu'elles s'étaient établies fixement après les ba-

¹ Le plan de l'attaque de Neuve Chapelle avait été établi par le Général John Gough, peu de temps avant qu'il fut tué, et Sir John French l'expose aux Commandants de Corps le 8 mai, en ces termes : " La première armée devait commencer l'assaut principal, avec le 4e corps à gauche et le corps Indien à droite. Pour occuper l'ennemi tout le long de la ligne et l'empêcher de masser des renforts propres à résister à la principale attaque, deux attaques supplémentaires devaient être faites, l'une par le 1er Corps partant de Givenchy, et l'autre, au sud d'Armentières, par le 3e corps détaché de la 2e armée dans ce but."

tailles de la Marne et de l'Aisne. Les troupes britanniques étaient restées pendant des mois en face des lignes ennemies, et, tandis que les principes fondamentaux de la défense germanique étaient assez bien compris, on n'avait pas estimé la force de ces défenses à leur valeur réelle.

Les choses tournèrent mal dès le commencement de l'action. La préparation d'artillerie constituait le plus formidable bombardement que les Anglais eussent jamais fait, mais elle n'avait pas eu les mêmes résultats efficaces le long de certaines sections de la ligne. Après que la voie eut été ouverte par les shrapnels et les obus à grande puissance explosive, l'infanterie anglaise partit à l'attaque dans une offensive superbe pour remporter ce que chacun espérait devoir être une victoire décisive; les observateurs experts qui surveillaient la bataille eurent l'impression que la vaillante infanterie britannique atteindrait son but, et cette impression fut partagée par une partie des troupes.

Pendant de longs mois, les Anglais s'étaient bornés presque exclusivement à la défensive; à maintes reprises, ils avaient dû repousser de lourdes attaques allemandes, en masses. Les pertes subies dans ces rencontres avaient révélé l'insuffisance du nombre des mitrailleuses. Cette infériorité était compensée par une redoutable précision de la fusillade qui faisait à la fois la terreur et l'admiration des Allemands. Les Anglais s'étaient fait ainsi une idée exagérée de l'efficacité du tir au fusil, et, en conséquence, ils avaient donné une importance excessive aux tranchées allemandes de première ligne. Ils les envahirent en masse et le bruit courut que la journée était gagnée.

Ce fut seulement lorsqu'elles eurent occupé les première et seconde lignes de tranchées que les

troupes anglaises s'aperçurent qu'elles n'avaient, en réalité, fait rien de plus que de repousser les avant-postes ennemis. Toute proche, la troisième ligne allemande se dressa comme une suite de citadelles étroitement reliées entre elles. Bien plus, ces citadelles étaient construites de telle façon que les tranchées d'où nos hommes, avec tant d'héroïsme et de si grosses pertes, venaient de chasser l'ennemi, constituaient des pièges mortels pour les nouveaux occupants. Dans ces circonstances, se retirer était admettre l'échec, et s'obstiner à rester entraînait une affreuse boucherie.

Cependant, divers aspects de la situation laissaient place à l'espoir. Certaines positions pouvaient être capturées qui rendraient précaire le plan de défense de l'ennemi. Mais, au moment critique du combat, les troupes avancées paraissent avoir, à cause du brouillard, échappé au contrôle des chefs de l'arrière.

L'incident tragique, toutefois, fut le retard des réserves sur un point et à une heure où leur arrivée aurait changé le cours de la fortune. L'ennemi était encore désorienté et démoralisé et, sans ce retard, il aurait pu être complètement mis en déroute. Malheureusement, le front britannique avait grand besoin d'être renforcé. La 23e Brigade continuait à la 8e Division, tandis que la 25e Brigade combattait sur une partie du front où elle n'aurait pas dû être. Avant de tenter une nouvelle avance, il fallait réordonner les unités et rétablir la ligne entière.

Le résultat fatal causé par un retard qui, Sir John French l'a déclaré, ne se serait pas produit si "les ordres clairement exprimés du Général Commandant la 1ère armée avaient été plus strictement obéis."

Sir Douglas Haig accourut lui-même pour redresser le plan, mais il était trop tard déjà pour éviter l'échec. L'attaque était complètement épuisée, son mordant s'était émoussé, et l'ennemi s'était repris. La nuit tombait et il ne restait rien de plus à faire qu'à creuser une nouvelle ligne au pied de cette crête dont la capture aurait changé toute l'histoire de la campagne sur le front occidental.

Comme il a été dit ci-dessus, l'infanterie canadienne ne prit aucune part à la bataille, bien qu'elle ait attendu et espéré impatiemment l'ordre d'avancer. Mais l'activité de l'artillerie canadienne fut très importante. Les canons canadiens prirent leur large part à la préparation de l'attaque, et le travail d'observation de nos artilleurs fut continu et excellent.

Après Neuve Chapelle, la tranquillité régna au long des tranchées canadiens, bien que la bataille fit rage au nord, à St-Eloi, où le Bataillon Princess Patricia fut engagé. Dans les premiers jours de mars, nos troupes furent relevées et envoyées au repos.

Les Canadiens avaient reçu leur baptême du feu et dans ces circonstances particulièrement favorables. Ils n'avaient pas été appelés à faire des attaques acharnées contre les lignes ennemies, et les Allemands n'avaient pas non plus lancé de violents assauts contre eux. L'infanterie avait subi quelques pertes, mais c'était tout. Le bombardement de nos tranchées par les batteries allemandes avait été restreint à cause des violents combats livrés au nord et au sud.

D'autre part, nous avons assisté aux incidents que comportent les grandes batailles. Nous avons vu passer les pièces gigantesques dont les Anglais

s'étaient servis pour la première fois à Neuve Chapelle, et nous étions restés sous les armes au milieu du remue-ménage et des répercussions d'un choc véhément. Les canons nous avaient hurlé aux oreilles leur message de destruction; nous avions contempilé la mort sous maints aspects et compris pleinement le sens du mot "pertes", tandis que, jour après jour, les avions évoluaient au-dessus de nos têtes passant et repassant les lignes ennemies.

Les Canadiens étaient venus pour faire la guerre, ils avaient séjourné au milieu du conflit, et après leur garde des tranchées beaucoup d'entre eux, sans nul doute, s'estimaient des vétérans aguerris. Ils soupçonnaient peu les épreuves que l'avenir leur réservait. Lorsque, au milieu d'avril, on les envoya occuper des tranchées françaises dans le saillant d'Ypres, ils ne pensaient guère qu'une semaine plus tard ils livreraient cette terrible mais merveilleuse bataille qui a rendu ce petit coin des Flandres sacré pour les générations canadiennes à venir.

CHAPITRE IV

YPRES

La gloire des Canadiens. — Une armée de volontaires. — Le saillant d'Ypres. — La route de Poelcappelle. — Disposition des troupes. — Les gaz asphyxiants contre les Français. — Situation critique de la 3^e Brigade. — La brèche. — Le mouvement du Général Turner. — Perte de canons anglais. — La bravure canadienne. — St-Julien. — L'attaque du bois. — Fusillade terrible. — Hécatombe d'officiers. — Renforts. — Le détachement Geddes. — La 2^e Brigade canadienne. — Situation désespérée. — Pertes énormes. — Mort du Colonel Birchall. — Travail magnifique de l'artillerie. — La gauche canadienne sauvée. — Les Canadiens relevés. — Histoire de la 3^e Brigade. — Les gaz asphyxiants contre les Canadiens. — Ralliement des Canadiens. — Le commandant Norsworthy est tué. — Résistance du commandant McCuaig. — Désastre évité. — Le Colonel Hart. — McHarg est mortellement atteint. — Le commandant Odum. — Les efforts du Général Alderson. — Les troupes anglaises renforcent les Canadiens. — La 3^e Brigade se retire. — Le Général Currie tient bon. — Les tranchées nettoyées. — Encore les gaz. — Les Allemands prennent St-Julien. — Les Anglais acclament les Canadiens. — Les Canadiens relevés. — Héroïsme des hommes. — La dangereuse mission du Colonel Watson. — Les pertes des Ghourkas. — La part glorieuse de chaque unité. — Nos tombes dans les Flandres.

Regardez-les passer — ces héros d'un autre âge
Conscrits dont le sang-froid, la gaieté, le courage
Font honte au soldat aguerrri!

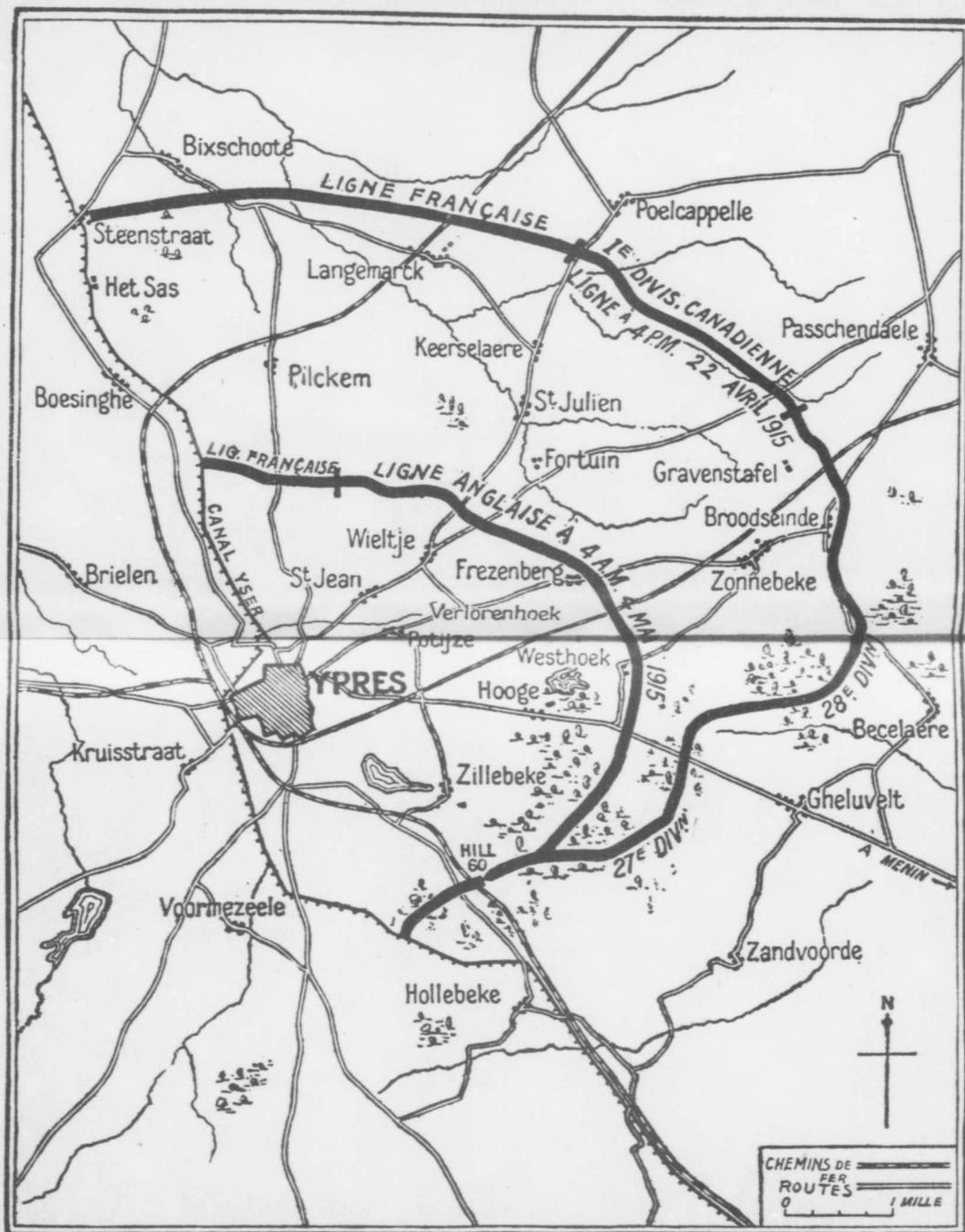
D'où viennent-ils ? Des champs ! Où vont-ils ? A la gloire !
Comment s'appellent-ils ? Ils s'appellent ? Victoire !
Demandez à Salaberry !

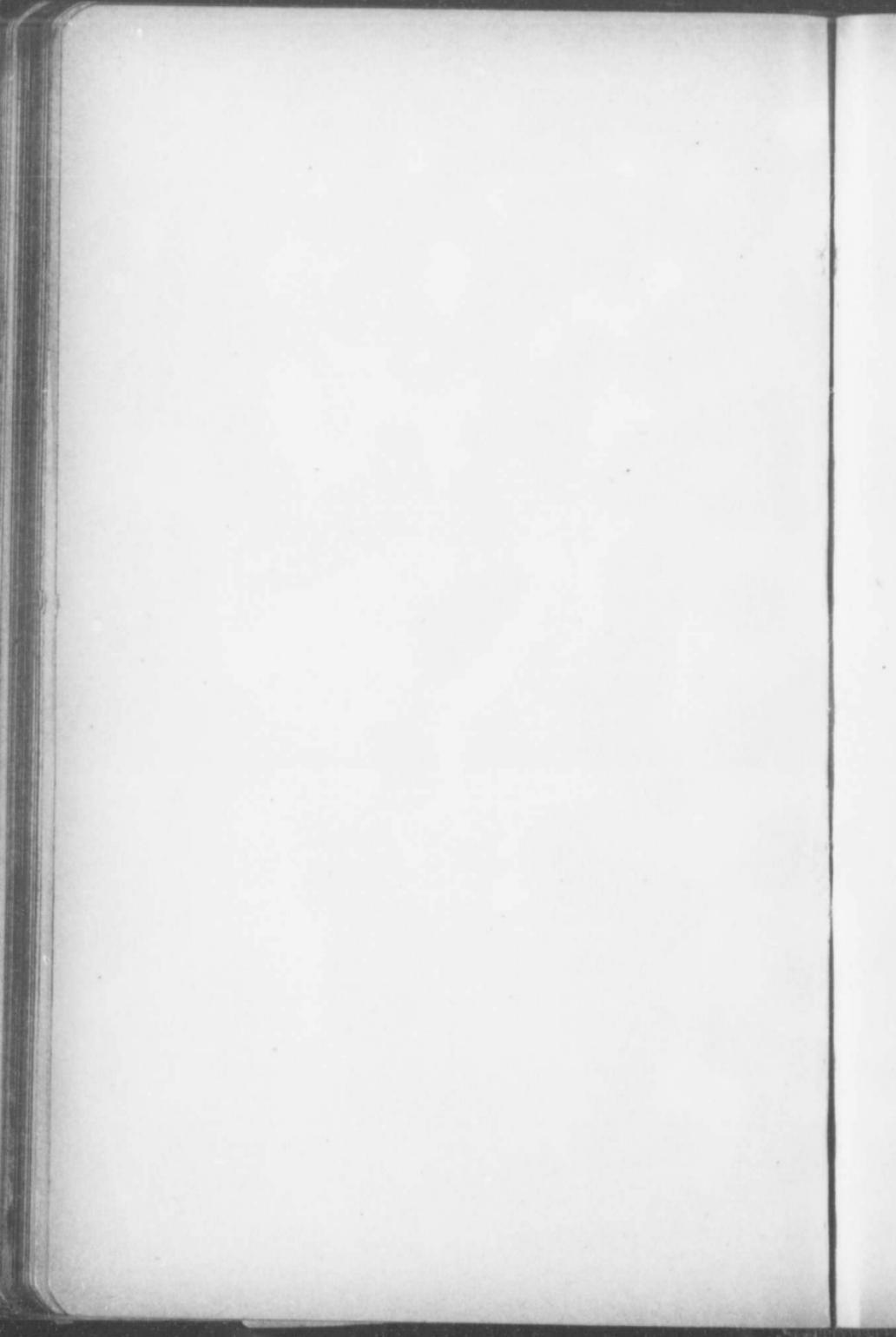
FRÉCHETTE.

“ Si mon voisin succombe, mon devoir s'agrandit d'autant.”
WORDSWORTH.

“ Gloucester, il est évident que le danger qui nous menace est fort grand ; notre courage, par conséquent, doit être aussi fort grand.” — SHAKESPEARE.

Les combats du mois d'avril, auxquels les Canadiens prirent une part si glorieuse, ne sauraient,





évidemment, être décrits avec quelque précision de détail, avant que le temps n'ait rendu possible la coordination de tous les documents et la rédaction d'un récit à la fois exact et lucide d'événements qui sont encore obscurs et confus.¹

La bataille qui a fait rage pendant tant de jours dans le voisinage d'Yprès fut meurtrière au train même dont on évalue les batailles dans cette guerre atrocement homicide. Mais tant que les actes de bravoure conserveront le pouvoir d'enflammer les Anglo-Saxons, la résistance des Canadiens, en ces journées désespérées, sera racontée aux fils par leurs pères. Dans les annales militaires du Canada, cette défense rayonnera d'un éclat comparable à celui des plus beaux exploits des armées européennes enregistrés par l'histoire.

Du fond des tranchées, encombrés de morts et de blessés, les Canadiens ont conquis le droit de prendre rang à côté des troupes superbes qui, lors de la première bataille d'Ypres, ont défait et chassé devant eux la fleur de la Garde prussienne.

Quel que soit le point de vue d'où on l'examine, l'exploit est remarquable. Les militaires même s'en étonnent, si l'on tient compte de l'origine et de la composition de la division canadienne. Sans doute, elle contenait une proportion minime de vétérans de la guerre Sud-Africaine; néanmoins elle était formée surtout d'hommes qui étaient une matière première admirable mais qui au début de la guerre n'étaient ni disciplinés ni instruits, au sens où l'on entend la discipline et l'instruction à notre époque de guerre scientifique. Il est vrai qu'un gé-

¹ Les Canadiens doivent une dette de gratitude au Lieutenant-Colonel Lamb pour le soin extrême et l'exactitude méticuleuse avec lesquels il a compilé les cartes et les documents de la 1ère division canadienne.

néral anglais distingué la commandait, que son état-major était complété par de brillants officiers d'état-major anglais. Mais le haut commandement et les cadres régimentaires comprenaient des hommes de loi, des professeurs, des hommes d'affaires qui, avec une tranquille confiance, étaient prêts à lutter contre une organisation où l'étude de la science militaire constituait la poursuite exclusive d'existences laborieuses. Le dévouement, la bravoure intrépide, le sang-froid et la féconde initiative avec lesquels les soldats amateurs du Canada affrontèrent des risques formidables ne sauraient être exposés de façon complète dans ce récit qui s'efforcera d'être aussi clair que possible.

Le saillant d'Ypres est familier à quiconque a étudié la campagne des Flandres. Comme tous les saillants, il était une source de faiblesse pour les forces qui l'occupaient. Mais les raisons qui obligeaient à s'y maintenir sont évidentes et n'ont pas besoin d'être expliquées.

Le 22 avril, la division canadienne tenait une ligne d'environ 5 kilomètres, qui s'étendait vers le nord-ouest du chemin de fer d'Ypres à Roulers jusqu'à la route d'Ypres à Poelcappelle, où elle se soudait aux troupes françaises.¹

La Division comprenait, avec les brigades d'artillerie, trois brigades d'infanterie, dont la première était en réserve, la seconde sur la droite et la troisième établissait le contact avec les Alliés au point déjà indiqué.

¹ Les 2e et 3e Brigades d'Infanterie Canadienne avaient occupé la ligne le 17 avril à la suite de la 11e Division française. Il est peut-être vrai que les Français n'avaient pas établi, dans cette partie de la ligne, le système compliqué de tranchées de soutien qui avaient servi de modèle aux troupes britanniques plus au sud. Les Canadiens projetaient divers points de support qui étaient en voie d'achèvement lorsque eut lieu l'attaque au moyen des gaz asphyxiants.

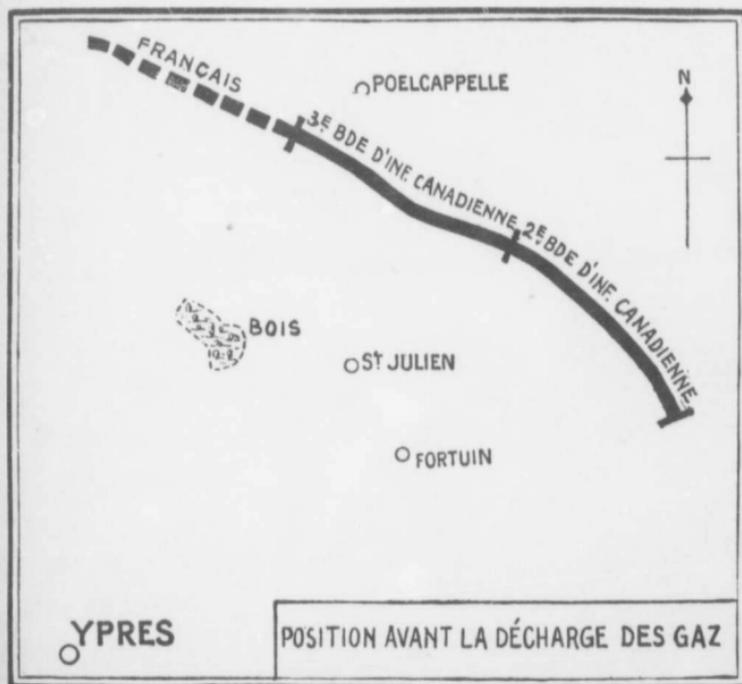
La journée était calme, chaude et ensoleillée; et, sauf que la veille un nouveau bombardement avait causé quelques ruines de plus dans la ville d'Ypres,¹ tout semblait calme en face de la ligne canadienne. Vers cinq heures de l'après-midi, un plan soigneusement préparé fut exécuté contre nos alliés français, sur notre gauche. Des gaz asphyxiants furent projetés avec une grande intensité dans leurs tranchées probablement au moyen de pompes foulantes et d'une canalisation établie sous les parapets. Les fumées, aidées par un vent favorable, empoisonnèrent et mirent hors de combat sur une vaste étendue, tous ceux qui en subirent les effets, avec ce résultat que les Français furent contraints de céder du terrain sur une distance considérable.²

¹ Le grand bombardement d'Ypres commença le 20 avril, lorsque le premier obus de 420 tomba sur la Grande Place de la petite cité flamande. La seule utilité militaire de cette stérile destruction d'Ypres ne pouvait être que de bloquer nos trains de ravitaillement. Le premier jour seulement 15 enfants furent tués tandis qu'ils jouaient dans les rues, et un grand nombre d'habitants civils périrent sous les décombres de leurs maisons.

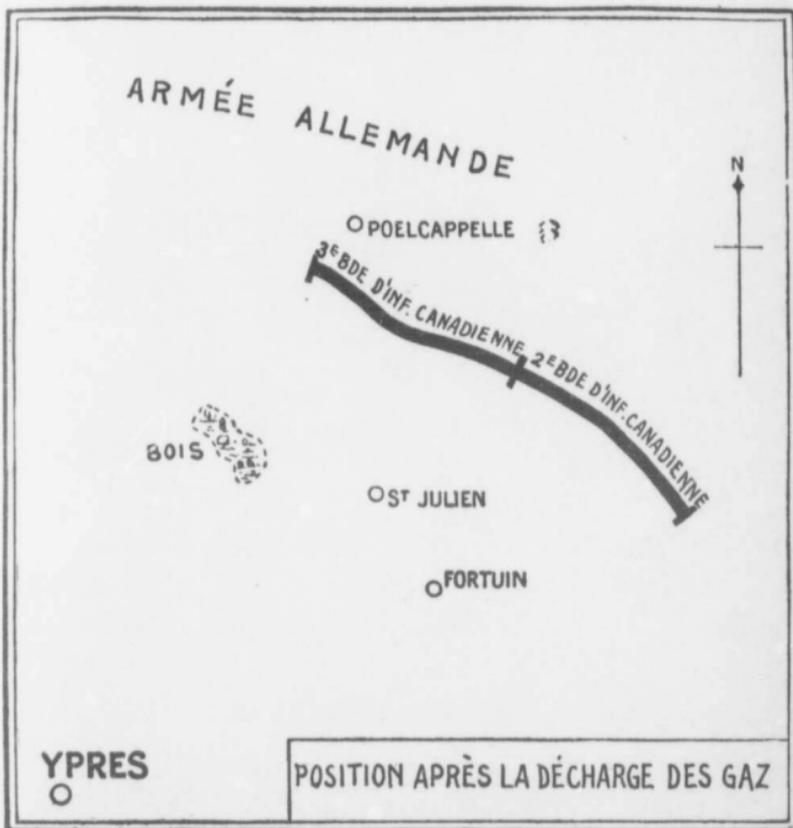
² Les troupes françaises, composées en grande partie de Turcos et de Zouaves, refluèrent, en deçà du canal, jusqu'au village de Vlamertinghe, à la tombée de la nuit. Les bataillons canadiens en réserve (1ère Brigade) furent stupéfaits devant les visages angoissés des soldats français, qui, les traits tordus par la souffrance, haletaient suffoqués, à bout de souffle, torturés de spasmes et s'efforçant à des vomissements qui ne les soulageaient en rien. La circulation, dans les rues du village, fut désorganisée; les canons et les voitures de munitions ajoutaient encore à la confusion. Le chaos devint tel que, pour le moment, tout mouvement coordonné de troupes fut impossible; les équipages et véhicules de tous genres s'emmêlèrent inextricablement, et des attelages s'échappèrent dans toutes les directions. Lorsque l'ordre fut relativement rétabli, les officiers d'état-major apprirent par les fugitifs capables d'articuler quelques mots, que les Algériens avaient laissé des milliers de leurs camarades morts ou mourants au long de la brèche de 6 kilomètres par laquelle les Allemands se précipitaient derrière leurs gaz.

La gloire que l'armée française s'est acquise dans cette guerre rend superflue toute discussion sur la nature irrésistible des décharges empoisonnées qui firent perdre les tranchées. Les Français, comme nul n'en doute, opposèrent toute la résistance humainement possible, et la division canadienne, officiers et hommes, espèrent encore avoir de nombreuses occasions de combattre côte à côte avec les braves armées de la France.

Les conséquences immédiates de ce recul forcé furent extrêmement graves. La 3^e Brigade canadienne se trouva privée d'appui à gauche; en d'autres termes, elle resta "en l'air". Le graphique ci-dessous indique sa position avant l'attaque,

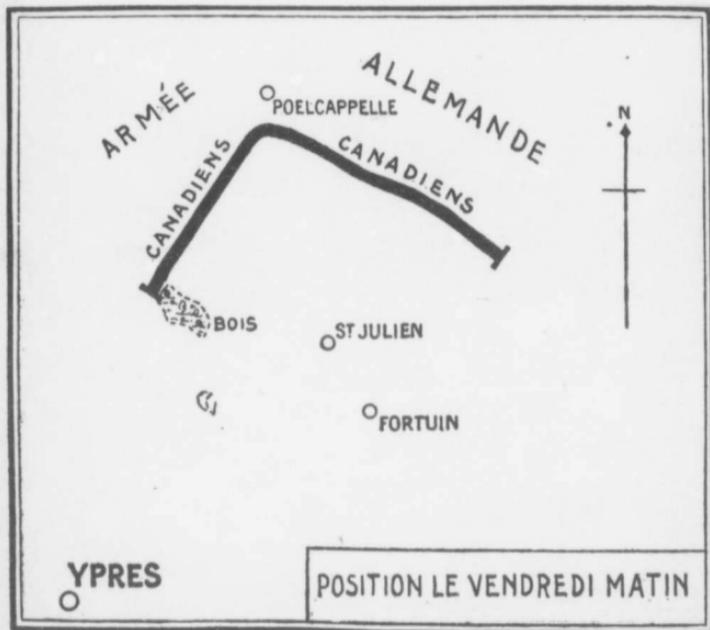


et celui-ci l'indique après la décharge des gaz :



Il devint impérieusement nécessaire d'étendre largement les lignes canadiennes sur leur flanc gauche. Il n'était naturellement pas possible d'utiliser sur l'heure la 1ère Brigade laissée en réserve; la ligne, passant de 5,000 à 9,000 mètres n'était naturellement plus celle que les Alliés occupaient à 5 heures; une brèche existait encore sur sa gauche. La ligne nouvelle, dont notre ancien point de contact avec les Français formait le som-

met se développa comme le montre la figure suivante :



Le Brigadier Général Turner, (à présent Major-Général) qui commandait la 3e Brigade, jugea nécessaire de reporter son flanc gauche vers le sud pour protéger son arrière-ligne. Au cours de la confusion qui suivit le raccordement de la position, l'ennemi, qui avait avancé rapidement après son premier succès, s'empara de quatre canons, prêtés par la 2e London Division pour secourir les Français, et mis en batterie dans un petit bois à l'ouest du village de St-Julien, à trois kilomètres en arrière des tranchées évacuées.

L'histoire de la seconde bataille d'Yprés relate comment la division canadienne, fort inférieure en nombre, puisqu'elle avait devant elle au moins quatre divisions allemandes appuyées par une formidable artillerie de gros calibre, avec une brèche, réduite il est vrai, dans ses lignes, et des dispositions hâtivement prises sous l'impulsion du danger, combattit jusqu'au lendemain, puis pendant toute une autre journée et toute une autre nuit, — combattit sous les ordres de ses officiers jusqu'à ce qu'ils eussent péri glorieusement, ce qui fut le sort d'un si grand nombre, et combattit toujours sous l'inspiration du courage parce que ces hommes appartiennent à une race de lutteurs.

L'ennemi, il va sans dire, était averti, plus ou moins exactement, de l'avantage que lui donnait la brèche pratiquée dans nos lignes; il lança immédiatement une formidable série d'attaques sur l'ensemble du nouveau saillant canadien. Autant qu'il est possible de le discerner dans une offensive qui fut partout furieuse, la principale attaque se produisit au sommet de la ligne nouvelle qui se dirigeait vers St-Julien.

Nous avons vu que quatre canons anglais avaient été pris par l'ennemi dans un bois au début de la soirée du 22 avril. Le général commandant la division canadienne n'avait aucune intention de laisser l'ennemi garder le bois et les canons et il fit contre-attaquer par le 3e Brigade d'Infanterie qui avait à sa tête le Général Turner. Cette Brigade fut alors renforcée par le 3e Bataillon commandé par le Lieutenant-Colonel Watson et le 3e Bataillon (Toronto) commandé par le Lieutenant-Colonel Rennie, appartenant tous deux à la 1ère Brigade. Le 7e Bataillon (Régiment de la Colombie Britannique), provenant de la 2e Brigade, avait

à ce moment occupé des retranchements qui appuyaient la 3e Brigade. Le 10e Bataillon de la 2e Brigade qui se rendait aux positions avancées pour les fortifier, fut aussi placé en soutien de la 3e Brigade.

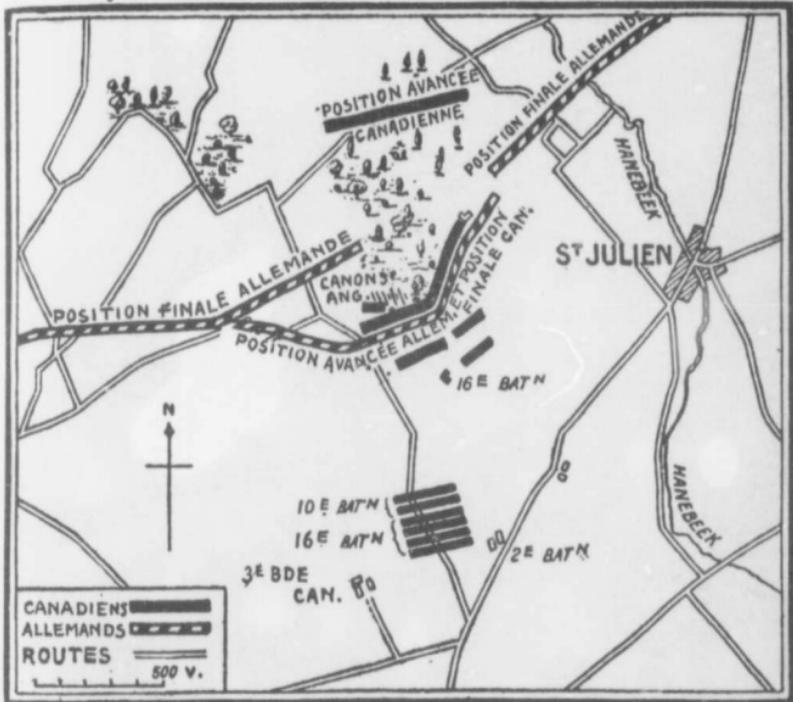
L'assaut du bois fut commencé peu après minuit par le 10e Bataillon et par le 16e Bataillon (Canadian Scottish), commandée respectivement par le Lieutenant-Colonel Boyle et le Lieutenant-Colonel R. G. E. Leckie. L'avance se fit sous une fusillade intense et sous le feu des mitrailleuses; le bois fut atteint et après une lutte acharnée à la lueur brumeuse, les Canadiens enlevèrent la position à la baïonnette.

Un officier qui prit part à l'attaque, racontant comment les hommes tombaient autour de lui, décrivit le tir des mitrailleuses comme le jet d'une pomme d'arrosoir, et il ajouta très simplement : "Je m'étais déjà rayé du nombre des vivants." Mais la ligne ne fléchit pas.

Quand un homme tombait un autre prenait sa place, et avec une acclamation finale, les survivants des deux bataillons débouchèrent sur la route. Les Allemands étaient complètement démoralisés et l'impétueuse avance des Canadiens ne s'arrêta que lorsqu'ils furent parvenus à l'orée du bois où ils se retranchèrent. Ils eurent néanmoins la déception de trouver les canons rendus inutilisables par l'ennemi; plus tard, cette même nuit, une formidable concentration d'artillerie balaya le bois comme un ouragan des tropiques déchiquette les arbres d'une forêt et il leur fut impossible de se maintenir sur cette position conquise au prix de tant de sacrifices.

Quelques heures après cette attaque, le 10e Bataillon Canadien fut de nouveau mené à l'assaut,

par le Lieutenant-Colonel Boyle, éleveur de bétail des environs de Calgary, contre une tranchée allemande hâtivement creusée à deux cents mètres en avant du bataillon. La fusillade et les mitrailleuses accueillirent les assaillants et le Lieutenant-



Colonel Boyle tomba presque aussitôt, la cuisse gauche percée en cinq endroits. Le commandant MacLaren, son second, fut blessé presque en même temps. Les brancardiers procédèrent à un premier pansement et portèrent le colonel à l'ambulance du bataillon; de là il fut transporté à l'ambulance de Vlamertinghe, puis à Poperinghe où il parvint

sans connaissance et il mourut peu après sans être revenu à lui.

Le Commandant MacLaren fut tué par un obus pendant qu'on le portait à l'hôpital. Le commandement du bataillon passa alors au commandant D. M. Ormond qui fut blessé peu après et remplacé par le Commandant Guthrie, avocat à Fredericton, membre du parlement provincial du Nouveau-Brunswick, et soldat intrépide.

La lutte se continua sans interruption pendant la nuit du 22 au 23 avril, et ceux qui se rendaient compte que l'ennemi poussait ses attaques avec des forces toujours croissantes, jugeaient presque impossible que les Canadiens, défendant des positions si difficiles et qu'ils n'avaient pu choisir, réussissent à maintenir leur résistance pour une période plus longue.

Des renforts de troupes britanniques commencèrent à arriver sur la brèche dans la matinée du vendredi. Commandés par le colonel Geddes, ils se composaient de trois bataillons et demi de la 28e Division, empruntés aux régiments des Buffs, King's Own Royal Leinsters, Middlesex et York & Lancaster. Avec d'autres unités qui les rejoignirent de temps en temps, ces troupes furent désignées sous le nom de Détachement Geddes. La compagnie de grenadiers d'un bataillon des Northumberland Fusiliers, comprenant deux officiers et 120 hommes qui rentraient à leur division après huit jours de combats de tranchées à la hauteur 60, rencontra les troupes du colonel Geddes et se joignirent à elles. ¹

¹ Le Colonel Geddes fut tué au matin du 28 avril, en des circonstances tragiques. Il avait accompli des prouesses avec sa troupe composite, et après cinq jours de lutte terrible il avait reçu l'ordre de se retirer. Il sortait de son poste, dans la tranchée, après avoir passé le commandement, lorsqu'un obus mit fin à sa carrière.

Le vendredi, à 6 heures du matin, la 2e Brigade canadienne était encore intacte, mais la troisième Brigade était repoussée sur St-Julien. Il devint apparent que la gauche était de plus en plus menacée et que les Allemands tentaient un effort puissant pour l'envelopper. Il n'est pas nécessaire d'insister sur les conséquences qu'aurait entraînées ce mouvement s'il avait réussi; elles n'eussent pas comporté seulement une importance locale.

Il fut donc décidé, si redoutable que la tentative pût paraître, de réduire la tension au moyen d'une contre-attaque sur la première ligne de tranchées allemandes. L'attaque fut déclanchée à six heures et demie du matin, par le 1er Bataillon (Ontario) et le 4e Bataillon de la 1ère Brigade, commandée par le Brigadier Général Mercer, agissant de concert avec le détachement Geddes. Le 4e Bataillon était en première ligne et le 1er en soutien, couverte par le feu de la première Brigade d'artillerie canadienne.

Il n'est pas téméraire de dire que le plus jeune soldat dans le rang, en serrant les dents pour s'élançer, connaissait la tâche qu'il avait devant lui, et que le plus jeune subalterne savait ce qui dépendait du succès. Il semblait impossible qu'un être humain pût vivre sous les rafales de balles et d'obus qui s'abattirent sur les troupes dès qu'elles se mirent en marche. Elles subirent des pertes terribles.

Un instant, on eût cru qu'un homme sur deux tombait, mais l'attaque fut poussée de plus en plus ferme. Un moment, le 4e Bataillon Canadien passa sous un feu particulièrement foudroyant; pendant quelques minutes, à peine, il fléchit. Son commandant, le vaillant Lieutenant-Colonel Birchall, n'ayant à la main à l'ancienne manière, qu'une simple

canne, gaiement et calmement rallia ses hommes, et à la seconde même où son exemple les gagnait, il tomba à la tête de son bataillon. Avec un rauque cri de colère, car ils l'aimaient, ses soldats bondirent pour venger sa mort.

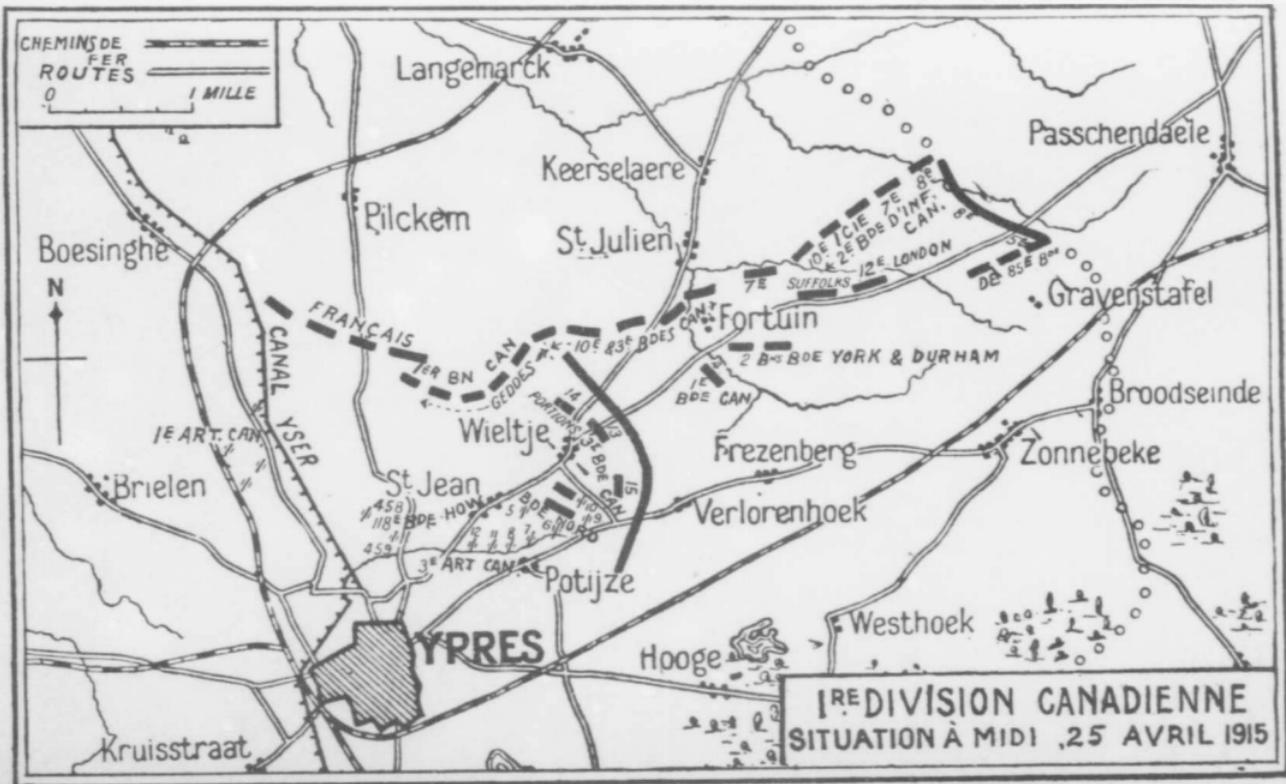
L'étonnante attaque qui suivit et fut menée à bien, sous un terrible feu de front, en plein jour, par des bataillons dont la gloire doit vivre à jamais dans la mémoire des hommes, parvint jusqu'à la première ligne des tranchées ennemies. Après une lutte corps à corps, le dernier Allemand qui résista fut transpercé à coups de baïonnette et la tranchée fut prise.

Il est facile d'évaluer notre succès si l'on observe que cette tranchée représentait dans l'avance allemande, le sommet de la brèche que l'ennemi avait faite dans les lignes alliées et qu'elle était à quatre kilomètres de ces lignes.

Accomplie par des hommes qui contemplèrent stoïquement la mort face à face, — car nul de ceux qui y prirent part ne pouvait espérer en réchapper indemne, — cette charge sauva la gauche canadienne, ce qui était beaucoup, mais elle fit plus encore.

Les assaillants surent si bien vaincre... ou mourir, qu'elle assura l'intégrité des lignes alliées au moment critique entre tous. Car non seulement la tranchée fut prise, mais elle fut tenue contre tout venant et en dépit de tous les projectiles imaginables, jusqu'à la nuit du dimanche, 25 avril où ce qui restait de ces bataillons décimés mais victorieux fut relevé par des troupes fraîches.

Au cours de cette attaque, le travail de la 1ère Brigade d'Artillerie fut extrêmement efficace. Sous la direction du Lieutenant-Colonel Morrison, à qui



CHEMINS DE FER
ROUTES
0 1 MILLE



1RE DIVISION CANADIENNE
SITUATION A MIDI, 25 AVRIL 1915

ses services ont valu le commandement de l'artillerie de la 2e division, avec le rang de Brigadier-Général, la batterie de quatre pièces de 18, fut renforcée dans l'après-midi, par deux canons de plus gros calibre.

Le capitaine T. E. Powers, de la compagnie de télégraphistes attachés aux troupes du Général Mercer maintint la communication avec la ligne avancée de l'attaque sous un feu incessant d'artillerie qui rompait continuellement les fils. La compagnie accomplit admirablement sa tâche, mais non sans de nombreuses pertes.

Revenons maintenant aux vicissitudes de la 3e Brigade, commandée par le Général Turner. A cinq heures, le jeudi, comme nous l'avons vu, elle tenait la gauche canadienne, et pendant l'attaque, assumait la défense du nouveau saillant, improvisant en même temps avec tous les hommes disponibles une ligne de protection entre le bois et St-Julien. Aux premiers moments de l'offensive allemande, la brigade fut aussi l'objet d'une attaque par le moyen des gaz asphyxiants, dont la décharge fut suivie de deux assauts.¹

Bien que les fumées fussent extrêmement suffoquantes, elles n'eurent pas, à cause du vent, sans doute, des effets aussi pernicieux que dans les lignes françaises qui s'étendaient de l'est à l'ouest,

¹ Les moyens de résister aux gaz furent rapidement appliqués lorsque le besoin en fut reconnu. Mais, à cette époque, les Canadiens n'étaient aucunement munis des appareils convenables. Ils découvrirent qu'un mouchoir mouillé enfoncé dans la bouche protégeait en une certaine mesure. Fuir signifiait seulement un plus long séjour dans le nuage, en même temps que l'effort nécessaire pour le pas accéléré ou la course obligeait à des aspirations plus profondes et facilitait l'entrée du poison dans les poumons. Les Canadiens comprirent bientôt qu'il était préférable de faire face au nuage et de rester sur place en attendant qu'il se dissipât et que la souffrance lancinante prit fin.

et, bien qu'atteinte par les gaz, la brigade repoussa vigoureusement les deux assauts allemands. Encouragée par ce succès, elle fut capable du suprême effort qu'exigea la contre-attaque du bois qui a déjà été décrite. Le vendredi 23, à quatre heures du matin, une nouvelle émission de gaz fut faite contre la 2e Brigade qui tenait la ligne courant du Nord à l'Est et contre la 3e Brigade qui avait prolongé sa ligne depuis le pivot de la route de Poelcappelle dans la direction du sud-est.

Il est peut-être bon de mentionner que deux soldats du 48e Highlanders qui étaient parvenus dans les tranchées commandées par le Lieutenant-Colonel Lipsett (90e Winnipeg Rifles, 8e Bataillon) périrent par les gaz et on remarqua que leurs visages devenaient immédiatement bleus. Le 13e Bataillon des Royal Highlanders de Montréal et le 15e Bataillon du 48e Highlanders furent plus spécialement atteints par la décharge. Bien qu'extrêmement éprouvés, les Royal Highlanders restèrent immuables sur le terrain. Le 48e, qui sans aucun doute reçut une décharge plus suffocante, fut terrifié et, d'après le témoignage d'hommes aguerris, les tranchées devinrent intenable. Le bataillon les évacua, mais pour très peu de temps et sans s'éloigner. Au bout de quelques instants, les hommes ayant repris haleine, réoccupèrent les positions momentanément abandonnées.

Au cours de la même nuit, la 3e Brigade qui avait déjà fait preuve d'un esprit d'initiative, d'une bravoure et d'une tenacité pour lesquels il n'est pas d'éloges excessifs, fut exposée — et avec elle la cause même des Alliés — à un péril plus formidable encore. Nous avons expliqué déjà, — ce que la situation démontrait d'ailleurs clairement, — que plusieurs divisions allemandes tentaient d'é-